



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1089

LE TOUR
DU MONDE

OU LES

MILLE ET UNE MERVEILLES
DES VOYAGES,

PAR LÉON GUÉRIN.

TURQUIE D'ASIE, PERSE, INDOUSTAN.

PARIS.

LANGLOIS ET LECLERQ,
SUCCESEURS DE PITOIS-LEVRAULT ET C^e.

Rue de la Harpe, 81.

1841.

G

94

1089

G94

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



0954 0854

VOYAGES
DU VIEUX DE LA VALLÉE
DANS
LA TURQUIE D'ASIE, LA PERSE, L'INDOUSTAN,
et à la Terre-Sainte.

**IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C.,
RUE SAINT-BENOIT, 7,**

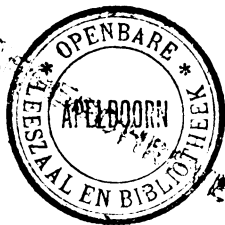
LE TOUR DU MONDE

OU LES

MILLE ET UNE MERVEILLES

des voyages,

PAR LÉON GUÉRIN.



—
ASIE.
—

PARIS.

LANGLOIS ET LECLERCQ

RUE DE LA HARPE, 81

1842



VOYAGES

DU

VIEUX DE LA VALLÉE.



Dans une jolie vallée de ce beau fleuve de France qu'on appelle la Loire, et dont les bords ressemblent à un continuel jardin, il y avait un vieillard que tous les enfants aimaient et qui aimait beaucoup aussi les enfants. Son nom était Claude Granger, mais on l'appelait généralement le *Vieux de la Vallée*. Quand il passait, du plus loin qu'on l'apercevait, on se le montrait en disant : « Voilà le Vieux de la Vallée ! C'est celui-là qui en a vu du pays, et qui en sait des histoires ! Oh ! c'est quand il parle que c'est beau ! que c'est divertissant ! On voudrait l'entendre toujours. »

Le Vieux de la Vallée n'aimait d'ailleurs rien plus que raconter, surtout aux petits enfants ; et le dimanche, après Vêpres, quand il faisait beau

et que les arbres étaient couverts de feuilles et le gazon tout en fleurs, il les réunissait autour de lui sur le penchant d'un joli coteau, en regard de la belle vallée où serpente la Loire. Tout le monde faisait un silence tel qu'on eût entendu voler une mouche; et le Vieux de la Vallée racontait ce qu'il avait vu dans ses lointains voyages : car il avait beaucoup voyagé, le Vieux de la Vallée; c'était là le principe de sa science et de l'intérêt de ses entretiens, et il y avait, à l'écouter, du plaisir à prendre et de l'instruction à gagner. Le meilleur livre et le plus riche en leçons est celui de la nature et des peuples que parcourt le voyageur attentif.

Pendant que j'étais aux bords de la Loire, je fus frappé par le délicieux spectacle de ces enfants groupés sur le coteau, autour du Vieux de la Vallée, assis lui-même sous un pommier aux fruits vermillonnants. Je m'avançai vers le bon vieillard, et je sollicitai de lui la faveur de pouvoir prêter aussi l'oreille à ses discours. Il me le permit avec une bienveillance pleine de modestie : car celui qui sait beaucoup est toujours très-modeste ; et, douze dimanches de suite, ce fut avec un indicible charme que je lui entendis raconter ce que ma mémoire et ma plume affaibliront sans doute en le reproduisant





PREMIER DIMANCHE.

Voyage de Scutari à Bolo. — Les chèvres d'Angora. — Les caravanes. —
Le muletier — Le cadi de Tossia. — La bastonnade. — Justice turque.

Aujourd'hui, mes enfants, dit le Vieux de la Vallée la première fois que j'assistai à ses entretiens, aujourd'hui tout est en progrès, et il n'y aura bientôt plus autant de peine ni de mérite à voyager que dans mon temps. Qui sait, mes petits amis, et je vous le souhaite de tout mon cœur, vous vivrez peut-être assez pour aller de Paris dans la Perse et aux Indes-Orientales, par la Russie et Moscou, moitié emportés sur les chemins de fer, moitié sur les bateaux à vapeur. C'est là une féerie qui vaudra bien toutes celles que j'ai à vous raconter. On vous verra, aussi rapides que des oiseaux, descendre le grand fleuve Volga, et, pénétrant dans l'Asie par les montagnes alors aplanies du Caucase, vous pourrez aller vérifier si les Tcherkesses ou Circassiens sont d'aussi indomptables montagnards qu'on le dit, et si l'empereur des Russes est toujours vaincu par eux comme à présent. Vous pourrez aussi aller voir,

en passant, si les femmes de la Géorgie méritent toujours leur réputation, et à qui leur pays appartient ; s'il est retourné à la Perse, ou s'il ne dépend pas plus des Russes que la Circassie et les autres pays du Caucase. Vous ne manquerez pas, sans doute, de routes plus expéditives encore que celle de la Russie, et surtout de plus agréables et de moins froides. Une fois arrivés à Constantinople, par exemple, cette magnifique capitale des sultans, la dernière ville de l'empire turc en Europe, vous n'aurez qu'un saut à faire par-dessus un petit bras de mer pour vous trouver à Scutari, en Anatolie, la première ville, et la première province de l'empire turc en Asie. De Scutari, vous vous lancerez par un beau chemin tout semé, tout embaumé des parfums de l'Asie Mineure ; mais comme la vapeur de vos locomotives vous fera passer comme l'éclair, vous ne pourrez peut-être pas observer comme moi, pauvre garçon trop heureux de voyager jadis à dos de mulet ou de chameau, les nombreux tombeaux turcs qui se mêlent aux fleurs et aux touffes de verdure tout le long de la route. Je me rappelle qu'on reconnaissait à un turban placé au haut d'une colonne de marbre ceux qui appartenaient aux hommes, et à des espèces de bonnets ceux qui appartenaient aux femmes. Longtemps vous passerez par de petits villages qui furent autrefois des villes florissantes et célèbres. Annibal le Carthaginois, le vainqueur le plus illustre des Romains, et qui fut à la fin vaincu par eux, avait son tombeau là, dans une petite ville qu'on appelle Gebizé, et qui jadis se nommait Hubissa. Vous verrez ensuite Ismi, que les anciens appelaient Nicomé-

die, avec son beau canal maritime. Le canal d'Ismit vous présentera un des plus ravissants spectacles de l'Orient. Ces hautes montagnes, chargées de forêts, qui le bordent; cette mer que les orages parviennent à peine à soulever, tandis qu'à peu de distance la sinistre Mer Noire n'est qu'une éternelle tempête; cette suite d'îles qu'en se retournant on distingue jusques à Constantinople; ces villages semés sur les côtes, la magnificence des perspectives, l'activité dans les ports; la variété, la nouveauté, la richesse, la majesté même des costumes asiatiques, tout, au premier aspect, mes enfants, vous remplira l'âme de délicieuses émotions. Heureux si le caractère, les habitudes des hommes répondaient à la beauté du sol et du climat, à la noblesse du costume! Mais on ne tarde pas à voir qu'il n'en est point ainsi.

A Bolo, importante ville de la Turquie d'Asie, et siège d'un de ces gouverneurs turcs qu'on appelle pachas, comme on appelle leurs gouvernements pachaliks, vous trouverez probablement encore des chrétiens. Quand j'y passai, il y en avait plus de cinq mille qui s'y étaient réfugiés de l'Arménie persane, et qui y habitaient un faubourg particulier. Les chrétiens arméniens et ce qu'on appelle les Francs sont la consolation du voyageur européen à travers les contrées mahométanes de l'Asie. On appelle Francs tous les Européens en général qui sont venus se fixer ou qui même ne font que passer dans les pays dépendant du sultan des Turcs ou du schah de Perse. Le renom et la considération de la France protègent jusque dans l'Asie ceux qui prennent ce titre de Franc, et il n'est personne, venant soit de l'Allemagne, soit de l'Ita-

lie, soit enfin de quelque royaume chrétien de l'Europe, qui ne s'abrite sous le nom français. Il donne des droits et des privilèges à tous ceux qui peuvent s'en parer; et ce n'est pas à dédaigner chez des peuples qui ont trop souvent pour principe de mépriser et de persécuter tout ce qui ne s'est pas rangé sous la loi de Mahomet.

Toujours poursuivant votre route sur les futurs chemins de fer d'Asie, vous rencontrerez peut-être, comme cela m'est arrivé, quelques-uns de ces beaux troupeaux de chèvres d'Angora, dont la blanche toison semble prendre au soleil des reflets argentins. Des nuées de sauterelles les chassent quelquefois de leur pays de prédilection, et ils se réfugient pour un temps dans les plus voisines contrées. Puis vous arriverez à Tossia. A propos de Tossia, ville plus grande que curieuse, il faut, mes petits amis, que je vous conte une aventure qui m'y advint, et qui servira à vous donner une idée des mœurs des pays par où vous passerez. Il est vrai que dans ce temps-là les mœurs et les usages auront un peu changé avec les chemins de fer, et se seront un peu aplanis avec les montagnes, quoique ce ne soit pas trop l'habitude de l'Asie de changer de physionomie, et qu'elle soit restée la même, ou à peu près, depuis bientôt mille ans.

J'en viens à mon histoire.

Or, mes enfants, je voyageais, comme tout le monde dans ces pays, avec des caravanes. On les prend, en venant de Constantinople et en débarquant sur la côte de l'Asie Mineure, soit à Scutari, soit à Smyrne, la plus importante et la plus commerçante ville de cette partie de l'Asie, et non loin de laquelle on voit les ruines du temple d'Ephèse.

l'une des merveilles de l'antiquité grecque. Ces caravanes se composent d'un grand nombre de personnes, et particulièrement de marchands, voyageant ensemble pour plus de sûreté, soit sur des chameaux, soit sur des mulets, sous la conduite d'un muletier. La profession de muletier est en très-grande estime chez les Turcs, et donne naturellement beaucoup de droits sur les voyageurs. Donc, pendant que j'étais à Tossia, ville qui ne me charmait guère, mon muletier m'annonça que, malgré son engagement payé, il s'était décidé à changer de route, et qu'au lieu de nous mener, moi et les autres, à Erivan en Arménie, il allait prendre le chemin d'Alep, parce qu'il comptait y trouver beaucoup à gagner. Je crois bien en effet que notre muletier n'aurait pas perdu son temps à changer son plan et le nôtre, car Alep est une ville très-considérable de l'Asie, située à la tête de cette vaste province qu'on appelle la Syrie, et qui joint du côté de Damas, du côté de Jérusalem aussi, l'Asie à l'Egypte, et par conséquent à l'Afrique, par un petit morceau de terre qu'on appelle l'isthme de Suez. Or, mes enfants, le muletier, qui savait combien cette position rendait Alep fréquentée, qui savait que tous les Turcs venant du côté de Constantinople passaient par là pour aller en pèlerinage à la Mekke, lieu de la naissance du prétendu prophète Mahomet, et qu'il trouverait beaucoup de monde à conduire de là à Bagdad, autre ville fameuse de l'Asie, par où les Persans, de leur côté, se rendent à Meched, où est la sépulture d'Ali (je vous parlerai un autre jour de Mahomet et d'Ali); le muletier, dis-je, voulait absolument me persuader qu'il était de mon intérêt qu'il

changeât sa route. Il me parla d'abord d'Alep et de la Syrie pour me décider à entrer dans ses plans nouveaux : « Chrétien, me disait-il, si tu veux venir avec moi à Alep, j'y resterai assez de temps pour que tu puisses te rendre jusqu'au tombeau de ton Christ ; tu verras Jérusalem, la ville de tes rêves, comme Médine est plus loin, dans les déserts de l'Arabie, le rêve des vrais croyants ; tu pourras te baigner dans les eaux de ton Jourdain ; et, en revenant, tu pourras acheter à Damas une lame plus fine que le cheveu sur lequel doit passer le vrai croyant avant d'arriver au ciel le plus élevé de notre prophète. — Il n'est question, lui répondis-je froidement, ni de ton prophète, ni de Jérusalem, que je me réserve de visiter pieusement à mon retour. Quant aux lames de sabre de Damas, je n'y tiens pas ; nous en avons d'aussi bien trempées en Europe. — Viens toujours à Alep, continua-t-il sans se déconcerter et en me tutoyant, selon l'usage de l'Orient. D'Alep, je te conduirai par Bagdad. Bagdad, le palais et le jardin de délices du célèbre calife Hâroun el Raschid, qui envoyait des ambassades à l'empereur des Francs, Charlemagne ; Bagdad, la ville des *Mille et Une Nuits*. Et puis tu prendras, si tu veux, pour ton plaisir, le chemin de Bassora ; tu verras les ruines de Babylone, et toi chrétien, tu verras les chrétiens de saint Jean baptiser les enfants en les plongeant dans les eaux du Tigre et de l'Euphrate, autant et plus qu'on n'en voit dans les eaux du Jourdain. Eh bien ! chrétien, continuait mon muletier sans s'interrompre, ne veux-tu pas voir Alep ? Si tu ne te soucies pas de la ville du calife Hâroun el Raschid, je te promets de te conduire à Bassora, et de

là à Ispahan, par le grand désert! — Tu me trompes, dis-je au mulctier, en l'interrompant à ce mot. Je serais peut-être curieux de faire le voyage par le grand désert, quoique la route soit très-dangereuse et horriblement fatigante; mais on ne la fréquente qu'à des époques très-rares, et je sais que ce n'est pas le moment; toi-même tu ne t'y risquerais pas; tu veux me planter à Alep, et tu ne te déciderais à prendre la route de Bagdad que si tu trouvais au moins trois cents chameaux et autant de mulets qui vinssent se joindre à ceux que tu possèdes, et que nous t'avons loués pour le voyage à Erzeroum et Erivan, par où je veux passer pour voir l'Arménie.»

A cette expression de ma volonté ferme, le mulctier prit le ton ordinaire des mahométans vis-à-vis des chrétiens.

«Ne sais-tu pas que tu n'es qu'un chien, me dit-il, et que je suis trop honnête de te consulter et de ne te pas traiter comme un chien?»

Mes enfants, j'étais vif et jeune alors. Dans ce temps-là, non moins qu'aujourd'hui, les Français avaient le droit d'être respectés des Turcs de l'Europe et de l'Asie : car il y a longtemps déjà que, sans la France, les Russes et les Anglais se partageraient un bon coin de l'empire du sultan. Je sentis le rouge de la colère me monter au visage, et j'appliquai un soufflet des plus retentissants sur la mine de mon porteur de turban.

Nous étions en ce moment dans une de ces hôtelleries d'Asie qu'on appelle caravansérails. Vous aurez occasion de savoir, plus tard, ce que sont les caravansérails. Pour l'instant, j'en reviens à ma que-

relle. Nous étions donc alors dans un caravanseraï. Aussitôt mon soufflet administré au muletier, tous les rayas (c'est ainsi qu'on appelle dans ces pays les chrétiens qui ne sont pas Européens) s'élancèrent d'effroi par les fenêtres. Ils tremblaient qu'on ne les appelât en témoignage contre un chrétien, contre un de leurs frères au fond, et peut-être aussi craignaient-ils qu'on ne les enveloppât dans ma querelle : car les Turcs ne se seraient probablement pas gênés pour faire payer aux pauvres rayas, qui sont en quelque sorte sans protection, les torts du Franc s'il en avait. Les musulmans assis dans le caravanseraï ne s'en allèrent point, mais ils baissèrent la tête en disant « Allah ! Allah ! » tandis que mon muletier s'accroupissait pour se remettre du soufflet. J'avais été imprudent, je m'en aperçus bientôt, et je songeai à avoir de mon côté le maître du caravanseraï : « Cela s'est-il vu ? lui dis-je, doit-on me dire des injures, me traiter de chien ? — Es-tu chrétien ? me demanda froidement le maître. — Oui, lui répondis-je. — Eh bien ! s'il t'a traité de chien, reprit le maître, n'était-ce pas son droit ? Disons-nous autre chose que chien de chrétien ? — Eh quoi ! lui dis-je, vous vous mettez de son côté ? Ne songez-vous pas que le sultan a pour notre souverain, le souverain de France, le plus grand des souverains, une très-profonde estime ? Car je suis Franc, j'ai un firman, un ordre du sultan, un *bouyourdou*, une recommandation de son pacha, et je ne dois pas être insulté. D'ailleurs, ce muletier n'est pas un bon musulman, un bon *osmanleu*, car s'il l'était, il ne romprait pas son marché avec les voyageurs ; et puisque toi-même tu fais cause commune contre

moi, j'irai chez celui qui rend la justice, j'irai chez le *cadi*. »



Cadi turc

Malheureusement pour moi, mes enfants, dans ces pays où le nom de chrétien est l'objet d'une si grande haine, presque tous les voyageurs de la caravane que je suivais étaient des chrétiens arméniens, et c'était même cela qui avait enhardi le muletier à vouloir rompre son marché. Personne n'osait prendre la parole avec moi. Je n'eus pas la

peine de courir chez le cadi : déjà sa garde, sur la dénonciation qui avait été faite, arrivait pour me chercher. Le cadi était dans une grande salle autour de laquelle régnait un siège appelé divan, et qu'occupaient plusieurs personnes étrangères à l'affaire. Le cadi se tenait sur un coussin séparé, assis presque à terre et les jambes en dedans, à la manière orientale. Je comparus debout avec le muletier, derrière une balustrade semblable à la barre de nos tribunaux. Le muletier, comme plaignant d'abord, et de plus comme mahométan, parla avant moi. « Je suis un bon musulman, dit-il, je me nomme Amethd, de Scutari ; je suis muletier pour le service des vrais croyants, et nous sommes en pays mahométan ; cependant j'ai eu la honte d'être frappé par un chrétien. Cela restera-t-il impuni ? » — « Allah ! Allah ! » fit l'auditoire.

Puis le cadi demanda : « Qui t'a frappé ? — C'est lui, » répondit-il en me montrant avec dédain.

Je m'avançai alors pour avouer le fait et établir les causes de mon emportement contre le muletier.

« As-tu un teskéré (passe-port) ? demanda le cadi. — J'ai mieux que cela, un firman du sultan, ton grand-seigneur, et de plus un bouyourdou du gouverneur de cette province, de Méhémet-Pacha, ton seigneur. » Il m'ordonna de les lui montrer. — « Qu'importe ? reprit-il après les avoir examinés ; tu es quelque chose de hideux devant la loi de notre prophète Mahomet, tu es un chrétien ; et le fils de l'esclave lui-même (c'est ainsi que les Turcs nomment quelquefois leur sultan), le fils de l'esclave lui-même ne pourrait te protéger quand tu frappes un vrai croyant. Tu seras battu de coups de bâton sur

la plante des pieds; c'est une peine que nous infligeons même à des mahométans, ainsi ne te plains pas, de peur qu'il ne t'arrive pis.»

Déjà on faisait les préparatifs de mon supplice. Je vis apporter le morceau de bois auquel était attachée une corde destinée à me lier les pieds et à me suspendre la tête en bas. Les gardes s'armaient de bâtons pour me frapper. La lumière funèbre que jetaient des torches de sapin portées par les esclaves ajoutait à l'horreur de la scène. Nul ne cria dans la langue du pays : « *Aman ! aman !* Grâce ! grâce ! » car j'étais chrétien ; et d'ailleurs les Turcs voient sans frémir les plus hideux supplices, et jouent, pour ainsi dire, avec le sang des hommes. Mais l'énergie me revint avant que je me livrasse aux bourreaux. « Je veux mon firman et mon bouyouirdou ! je les veux, cadi, m'écriai-je ; c'est cela qui me vengera de toi ! Il y a, souviens-t'en, une ville nommée *Stamboul* (c'est ainsi que les Turcs nomment Constantinople), et une autre ville nommée Paris ! — Ah ! tu écriras ! dit alors le cadi, qui commençait à réfléchir ; et moi aussi je saurai écrire !..... »

Il garda une minute de silence ; puis il reprit : « Au fait, il convient, je crois, que l'exécution soit remise à demain ; il y aura plus de monde présent, et la justice sera plus exemplaire ! »

Je n'eus point trop de frayeur de cette menace, car le cadi avait sensiblement baissé de ton. Il me fit venir chez lui, une heure après, avec le muletier. Il me prit à part et me dit : « Tu es ici en pays plus turc qu'à Constantinople, c'est ici la vraie Turquie, et j'étais obligé de te menacer pour qu'il ne m'arrivât pas malheur à moi-même, devant tout ce monde qui

voulait le châtimént d'un chrétien. Mais tu es *Franc*, je connais tes privilèges ; je sais que le Grand-Seigneur et le vice-roi d'Egypte vous protègent. Donne-moi ton argent , et je terminerai ton affaire en apaisant le muletier. » Car en Turquie tout se paie : un œil poché tant , une dent cassée tant , etc. Mais je n'étais pas en disposition de donner tout mon argent. J'offris seulement une petite somme que je déclarai seule à la portée de mes moyens. Alors le cadi dit au muletier :

« Es-tu content ? Oui , salue ton adversaire. Toi , médecin , es-tu content ? Salue Ameth. Donnez chacun une pièce de douze piastres à mes domestiques , et c'est fini ; je me charge de recevoir l'argent et de le remettre.

— Mais , disait le muletier , j'ai la marque d'un coup donné par un chrétien. »

C'est vrai , me disais-je en moi-même en voyant la face du musulman ; le soufflet du chrétien a tapé ferme.

Et le muletier continuait :

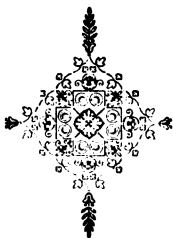
« Sans doute l'argent est bon à prendre , même celui d'un chrétien ; mais comment cacher le coup que le chrétien m'a donné ?

— Tu mettras la faute sur tes mulets , répliqua le cadi en nous congédiant tous deux ; car , je l'avoue , il est difficile de se laver d'un coup porté par un chrétien. »

C'est ainsi , mes enfants , que se termina mon histoire avec le muletier.

Mais elle nous a fait perdre de vue votre futur voyage en Asie par les chemins de fer. Aussi bien , comme il n'en existait pas encore de mon temps ,

même en projet , je m'en tiendrai désormais à mon humble voyage en caravanes. Trop heureux encore quand elles ne manqueront pas tout à coup, comme avec ce coquin de muletier !





DEUXIÈME DIMANCHE.

Le caravan-bachi. — Repos des caravanes. — La tradition du canal de Lokman. — Amassia et la Pierre-Miroir. — Famille arménienne. — Le pacha d'Erzeroum

Les enfants étaient très-impatiens de savoir ce qu'avait fait le Vieux de la Vallée après sa querelle avec le muletier.

Le dimanche suivant, le Vieux de la Vallée reprit ainsi son récit :

Je n'avais plus de muletier, mais tous les Arméniens avec qui j'étais, et qui n'avaient pas osé faire ouvertement cause commune avec moi, m'avaient approuvé au fond, et leurs sympathies étaient pour moi. Le muletier perdit tous ses voyageurs ou à peu près, et on résolut d'attendre ou de compléter une caravane nouvelle pour aller en Perse par l'Arménie. Aussi notre décision fut connue dans la ville de Tossia, une caravane nombreuse s'y forma bientôt, et pour n'avoir pas à redouter les inconvénients d'un nouveau muletier qui tiendrait les voyageurs sous sa dépendance malgré leur argent, nous élûmes,

pour tenir sa place et avoir le soin de la conduite et de la nourriture des chameaux, des mulets et des chevaux durant la route, ce qu'on appelle un caravan-bachi. Nous avions bien encore quelques Turcs parmi nous, mais les Arméniens étant en plus grand nombre dans la caravane, ce fut un Arménien que l'on choisit pour caravan-bachi. Le caravan-bachi arménien ne s'opposa pas, comme avait fait le muletier turc par égard pour son prophète Mahomet, à ce que nous emportassions du vin sur nos chameaux, et l'on en remplit plusieurs outres. Puis nous nous remîmes en route, et après avoir marché une demi-journée et une grande partie de la nuit, ne trouvant pas de caravansérail, nous couchâmes dehors, deux heures avant le jour, sur des tapis étendus à terre. De pauvres et honnêtes gens que l'on nomme chaoux se promènèrent tout le temps de notre sommeil de long en large auprès de nos montures et de nos effets, en criant par intervalle en arabe ou en arménien : « *Dieu est un !* il est miséricordieux ! » Et parfois ils ajoutaient : « Prenez garde à vous ! » Quand l'heure fixée pour le départ approcha, ils en avertirent le caravan-bachi, qui leur donna ordre de crier qu'on sellât les chevaux. Une demi-heure après ils communiquèrent l'ordre, et ce fut une chose admirable de voir qu'au second cri des chaoux tout était déjà en marche.

Nous arrivâmes dans l'antique ville d'Amassia, et comme je considérais un canal creusé dans le roc, qui descendait d'une montagne, un Arménien me raconta l'histoire suivante :

« Il y avait une fois, me dit-il, un Turc très-riche qui voulait avoir pour femme une jeune chrétienne

fort belle ; et pour atteindre ce but , il fallait qu'il lui fit changer sa religion pour celle du faux prophète Mahomet. La jeune fille refusa avec énergie ; mais , abusant de sa position d'homme riche et puissant , le Turc la menaça dans sa famille et persécuta son père et sa mère , parce qu'ils étaient chrétiens , et que , lui , il était musulman. Alors la jeune fille se ravisa , et , s'adressant avec un sourire d'encouragement au riche Turc , elle lui dit : « Eh bien ! je deviendrai l'esclave de Mahomet et ensuite la femme du Turc ; mais puisque le Turc affirme qu'il tient à moi et qu'il n'y a point d'or qu'il ne soit prêt à donner pour le prouver , je mets à l'abandon de ma foi et à mon consentement , une condition. — Parle , répondit le Turc ; si c'est mon or que tu demandes , mon or est à toi. — J'ai besoin de la permission de mon père , répondit la jeune chrétienne , et il affirme qu'il ne me la donnera que si , en réparation de tous les maux qu'il a soufferts , on amène à son moulin de l'eau de la montagne Lokman , pour remplacer celle de la rivière Tocatleu-sou , quand elle est trop basse. Il m'a fait jurer par l'âme de nos aïeux , continua la jeune chrétienne , que je ne deviendrais musulmane qu'à ce prix. » Le Turc sourit à cette condition , qui lui paraissait peu difficile et même peu coûteuse à remplir. Mais la jeune fille et son père connaissaient le terrain. Quand on se mit à l'œuvre , on trouva le roc , et il fallut creuser dedans. Cela dura bien longtemps , bien longtemps. Le riche Turc , au désespoir , alla demander à la jeune fille qu'elle avançât son consentement pendant qu'il serait continuer de creuser un canal pour conduire l'eau au moulin. Mais la jeune fille tint bon à la condition , et la for-

Une du Turc y passa, et lui-même il mourut avant que le canal fût entièrement terminé. Comme ce canal devait apporter à la ville une eau limpide et très-utile quand les eaux du Tocatleu-sou (rivière que les anciens nommaient l'Iris) viennent à baisser, on le fit néanmoins mener à fin après la mort du Turc. Mais la jeune fille resta chrétienne et ses parents ne furent plus persécutés.»

L'histoire de mon Arménien ne devait pas être la seule, ni la plus surprenante que j'entendrais conter à Amassia, qui est véritablement une ville de merveilleuses traditions. Un autre Arménien de la caravane me prit mystérieusement à part et m'engagea à le suivre le long de la rivière pour que nous allassions voir secrètement ensemble la Pierre-Miroir, que l'on ne montre jamais aux étrangers, et dont les habitants d'Amassia eux-mêmes ne s'approchent pas sans une certaine inquiétude; car la Pierre-Miroir recouvre un mystère des siècles que la main des hommes n'a pas encore osé soulever. Nous suivîmes pendant une heure le côté gauche de la rivière, traversant une chaussée et de petits ponts construits sur des marécages et des sources abondantes. Enfin nous arrivâmes au pied d'un grand rocher de marbre poli, où l'on avait pratiqué une grande caverne dont la construction avait dû coûter bien des travaux. Supposez une maison de trente-cinq pieds de hauteur sur trente de largeur, placée dans une montagne que l'on aurait creusée; un corridor régnait tout autour, et l'on s'y introduisait en montant trois marches taillées dans le roc. La maison n'avait qu'une ouverture, et cette ouverture était suffisamment élevée pour qu'on n'y pût pas

entrer sans une échelle. Au-dessus étaient gravés deux mots grecs. L'Arménien me dit que l'on voyait des choses extraordinaires par cette ouverture, à laquelle nous ne pouvions atteindre, n'ayant pas d'échelle; il me dit encore que les Turcs appelaient le rocher Pierre-Miroir parce qu'il était très-remarquablement poli; mais que la véritable Pierre-Miroir était tout au fond de la maison, dont les mahométans n'avaient jamais pu venir à bout de ruiner les murs ni de sonder les entrailles. Enfin, il ajouta que la Pierre-Miroir se soulèverait un jour d'elle-même, et qu'il sortirait de ses fondements, comme autant de comètes, douze princes grecs chrétiens qui avaient été enterrés dans ce lieu, et qu'ils chasseraient de tout le sol de l'Asie les sectateurs de Mahomet. Puis, me faisant placer un peu de côté, pendant que le soleil laissait glisser ses reflets sur le marbre poli du rocher, l'Arménien me dit : « Tenez, ne les distinguez-vous pas? Est-ce que vous ne voyez pas les ombres des douze princes grecs se remuer jusque dans le marbre même? C'est signe que la *Pierre-Miroir* ne tardera pas à se soulever, et que les maudits seront bientôt dispersés comme la poussière. »

En effet, des espèces de formes colorées se montraient, par certains reflets du soleil, sur le rocher de marbre poli, et on eût dit qu'elles s'y agitaient. Mais ce n'étaient sans doute que d'anciennes peintures dont la trace n'avait pas été complètement effacée par le temps.

Les Arméniens, comme tous les gens qui sont malheureux, persécutés, et qui n'ont d'autre consolation que l'espérance, sont en général très-crédules

et très-superstitieux. Au reste, mes enfants, quoique les Arméniens, comme hommes malheureux et persécutés, comme chrétiens aussi, méritent nos sympathies, leur religion n'est pas entièrement la nôtre; ils ont défiguré, uniquement peut-être parce qu'ils étaient trop loin des lumières de l'Eglise de Rome, plusieurs des principes et des symboles fondamentaux de la religion établie par Jésus-Christ et prêchée par ses apôtres, et c'est là encore une des grandes causes de leur superstition.

Cependant, je dois vous le dire, j'ai trouvé rarement des mœurs plus patriarcales et plus dignes, que chez certains Arméniens.

A Tocate, ville de près de cent mille habitants, quoique je ne fusse pas encore dans l'Arménie, j'eus occasion de voir, pour la première fois, une famille arménienne. C'était un tableau vraiment touchant. Quatre-vingts hivers avaient blanchi la chevelure vénérable du chef de la famille. Sa tête était couverte d'un chapeau enroulé d'une étoffe de soie pailletée d'or avec un tour de fourrure par le bas; sa barbe blanche tombait à flocons sur sa poitrine, et une longue tunique de soie encadrée de fourrures se fermait par-devant avec quatre glands d'or, et tombait jusqu'à la cheville du pied.

Ses enfants, au nombre de sept, et qui tous étaient mariés, s'empresaient autour de lui et lui prodiguaient tous leurs soins. Lorsqu'il s'asseyait, tous ses fils restaient debout jusqu'à ce qu'il leur fût permis de prendre place. Quand le café était préparé, un domestique l'apportait sur un plateau, et chacune des femmes, prenant la tasse destinée à son époux, venait la lui présenter; rentrées dans leur apparte-



Vieillard arménien.

ment, les femmes se faisaient servir de la même manière par leurs enfants.

De Tocate, dont je regardai encore une fois, en la quittant, la belle vallée toute couverte de délicieux jardins séparés par des haies d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers et de rosiers entrelacés, je passai dans différentes villes de la Turquie d'Asie, et enfin j'aperçus les monts Taurus et j'arrivai à Erzeroum, la dernière ville importante

de l'empire turc sur la frontière de Perse. J'étais déjà en Arménie, car Erzeroum a fait jadis partie de ce pays malheureux, dont la Turquie a pris une moitié à la Perse. Mes enfants, j'aurais été désespéré de quitter l'empire du grand-sultan sans m'être trouvé assez près d'un de ses pachas ou gouverneurs de provinces, pour l'observer. Mes nuits étaient troublées par la pensée que je m'en irais peut-être sans avoir vu un pacha à plus ou moins de queues. Celui d'Erzeroum avait trois queues tombant de sous son turban, et à ce titre il avait des droits tout particuliers à ma prédilection. Je trouvai dans sa cour de jeunes esclaves qui faisaient manœuvrer de superbes chevaux. Un lion attaché par un collier de fer se tenait à la porte d'entrée; il tournait continuellement sur lui-même afin de rompre sa chaîne. J'entendis quelqu'un qui l'excitait; je levai les yeux. C'était le pacha à trois queues qui était à sa fenêtre. Il prenait un grand plaisir à faire passer les chevaux, avec les esclaves qui les montaient, tout près du lion rugissant; et les chevaux et les esclaves, tout en obéissant aux caprices du pacha, ne paraissaient qu'à moitié rassurés, car l'un d'eux aurait bien pu tomber dans les griffes du redoutable animal; ce qui aurait, m'a-t-on dit, fort diverti le pacha. J'entrai dans les appartements. Ils étaient décorés avec un luxe royal. Les tapis étaient de la plus belle qualité de ceux qu'on fait dans le Khorassan, province de Perse très-renommée pour ce genre d'industrie; sur ces tapis on voyait, pour tous sièges, douze coussins de brocart, et l'on me fit remarquer que ce brocart avait été fabriqué en France, à Lyon. Cette pensée que l'industrie de mon pays était recherchée

jusque dans les cours de l'Asie, me donna un juste sentiment d'orgueil national. Selon l'usage de l'Orient, où l'on fume continuellement, on offrit aux étrangers des pipes d'un grand prix, et dont les tubes enrichis de pierreries étaient d'une longueur si démesurée qu'ils se repliaient jusqu'à dix fois sur eux-mêmes comme un serpent. Le pacha était assis sur un sofa composé de plusieurs riches coussins, dans lesquels il s'enfonçait et semblait nager jusqu'au coude. Il portait un poignard dont le manche



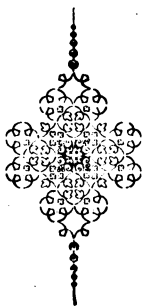
Pacha

était entièrement couvert de diamants. Sa tabatière

était aussi embellie de pierres magnifiques. Le fourreau de son sabre était d'or ciselé, et sur la poignée, les rubis, les diamants et les émeraudes se disputaient la place. Les officiers supérieurs étaient revêtus d'espèces de surtouts à longues manches, que les Turcs appellent des *beniches*, et sous lesquels ils cachaient soigneusement leurs mains. En entrant, ils baisaient d'un air contrit l'extrémité du sofa sur lequel le pacha étalait ses trois queues. Le pacha se levait pourtant, par politesse, pour saluer les principaux chefs. Quand ils furent tous rassemblés, trois d'entre eux eurent l'honneur de recevoir de lui une tasse de café, qu'ils burent en se détournant un peu, par signe de respect. Puis ils restèrent debout, jusqu'à ce qu'un serviteur superbement vêtu eût fait retentir, à l'extrémité de la salle, une canne à pommeau et à grelots d'argent : c'était le signal de la retraite. Chacun fit les saluts d'usage, et se retira sans autre espèce d'explication. Il ne resta que les domestiques, qui n'avaient pas le droit d'avoir de la barbe ni des manches longues, et quelques plaisants personnages portant sur la tête des queues de renard. Ces personnages grotesques devaient se livrer à leurs fonctions de fous, et distraire le pacha de ses peines et de ses soucis.

Mais voilà qu'au moment où ces fous à gages allaient fonctionner, la porte de la salle s'ouvrit de nouveau. Le pacha parut terrifié; il resta l'œil fixe et la bouche béante; les fous s'enfuirent de tous côtés. C'était un de ces bourreaux que les Turcs appellent *capigi*. Le sultan lui avait donné l'ordre d'apporter à Constantinople la tête tranchée du pacha. Le pacha regarda l'ordre sans articuler un mot, ne

fit aucune résistance, et sa tête tomba sous le sabre du capigi : car c'est ainsi qu'en Turquie , et sous la loi sanglante de Mahomet, la justice des sultans s'est exercée jusqu'à présent sur leurs plus hauts ministres.





TROISIÈME DIMANCHE.

Les Trois-Églises — Le patriarche d'Arménie. — Repas aux Trois-Églises
— Caravanserail. — Costumes persans

En sortant d'Erzeroum, mes petits amis, dit le Vieux de la Vallée, je quittai la Turquie d'Asie et j'entrai dans le royaume de Perse; mais je n'en étais pas moins encore pour quelques jours en Arménie. J'arrivai dans un lieu fameux parmi les chrétiens de l'Asie, et qu'on nomme les *Trois-Églises*.



Les Trois-Eglises

Ce sont trois monastères à quelque distance les uns des autres. Les Arméniens appellent ce lieu *Egmiasin*, c'est-à-dire *Fils unique*, qui est le nom de la principale église. On trouve, dans les traditions de ce pays, qu'environ trois cents ans après Jésus-Christ on commença à la bâtir, et que les murailles étaient déjà à hauteur d'appui, quand le démon vint défaire la nuit tout ce qu'on faisait le jour; que cela dura près de deux ans; mais qu'une nuit Jésus-Christ apparut, et que, depuis ce moment-là, le démon ne sut plus empêcher que l'on n'achevât l'église. Le second monastère a été bâti, dit-on, en l'honneur d'une princesse qui vint d'Italie avec quarante jeunes personnes de qualité, pour recevoir la bénédiction de saint Grégoire, qui se trouvait alors en Arménie. Le roi de ce pays avait fait jeter le saint dans un puits tout rempli de serpents; mais le miracle de Daniel au milieu de la fosse aux lions se renouvela, et Grégoire ne reçut aucune blessure.

C'est aux Trois-Églises que résidait, de mon temps, le grand patriarche d'Arménie, qui, sans être, comme le pape de Rome, le successeur de saint Pierre et le chef du christianisme dans le monde entier, remplissait pourtant en quelque sorte, pour les chrétiens de ce pays, les fonctions de souverain pontife. Il avait sous lui quarante-sept archevêques et près de deux cents évêques. Ces évêques vivaient en communauté dans un couvent où ils avaient la conduite de plusieurs prêtres; et dès qu'ils avaient fini leur office de ministres des autels, ils allaient tous ensemble, évêques et prêtres, travailler à la terre pour leur entretien, dans ce pays

de mahométans, où l'État, loin de faire quelque chose pour eux, les écrasait d'impôts vexatoires.

Le lendemain de mon arrivée aux Trois-Églises, j'allai visiter le patriarche. On me fit entrer dans une chambre où il était assis sur une natte, les jambes croisées à la façon orientale. Il y avait quatre archevêques et neuf évêques dans la même attitude, autour de la chambre. Le patriarche fit servir une collation qui se composait de fromage, de poires, de pommes et d'une sorte d'oignon. Le tout fut rangé sur un *sofra*, qui consistait en une pièce de cuir étendue à terre. Le patriarche fit la prière et bénit le pain; après quoi il le rompit, et, en donnant un morceau à chacun, il n'en prit pour lui qu'une bouchée. Il bénit aussi le vin, mais il n'en but point. Un dîner auquel j'assistai encore chez le patriarche d'Arménie, fut beaucoup plus somptueux pour les convives laïques, mais ne le fut pas davantage pour le patriarche et son collège de prélats. J'entrai dans une galerie voûtée de quinze à vingt pieds de large. Des deux côtés et dans toute la longueur de la galerie, régnait une table faite de plusieurs pierres réunies, avec un banc le long du mur pour s'asseoir. Le patriarche, les archevêques et les évêques avaient des sièges distincts au bout de la galerie. Le patriarche se tenait au milieu des prélats sur une table isolée. Son costume n'était point sans richesse. Sa tête était couverte d'un bonnet en forme de dôme allongé et surmonté d'une croix d'or où brillait un riche diamant; sa barbe, blanche comme la neige, s'étagait sur sa poitrine, et une croix encore, mais qui me sembla de bois, tombait au-dessous de sa barbe. Il portait une robe de soie brochée d'or, à la façon

orientale, mais entièrement fermée par-devant, et sa main était parée d'un précieux anneau.



Relig'aux arménien

Tous les plats qu'on devait servir furent successivement apportés devant la table du patriarche: Il se leva, ainsi que tous les assistants, fit la prière et bénit les viandes. Alors six évêques distribuèrent les mets dans des assiettes, et on en couvrit les deux longues tables. Chacun avait un grand gobelet que l'on remplissait, à mesure qu'il buvait, d'un vin excellent de Schiras. Schiras est le pays de la Perse le plus réputé pour ses vignes. Quant au patriarche et

aux évêques, ils faisaient honneur à leurs visiteurs en les servant avec un certain luxe ; mais, pour eux, ils ne mangèrent que des œufs avec quelques herbes, et ils ne burent point de vin. Sur la fin du repas, un évêque tenant du papier et une écritoire, vint, le long des tables, demander ce que chacun voulait bien donner pour l'église. On ne fit qu'écrire les noms, et chacun apporta son présent le lendemain seulement ; car les prélats n'auraient point voulu qu'on se crût obligé à donner et à payer leur hospitalité, réputée dans toute l'Asie, quoiqu'ils ne vivent eux-mêmes que de la piété des chrétiens d'Arménie. Au dessert, après les grâces, on apporta des fruits et surtout des melons. Peu de temps après on sonna les vespres ; car il n'en est pas en Perse comme en Turquie, où l'on ne souffre point de cloches aux chrétiens. J'allai, avec toute la compagnie, à l'église, que je trouvai décorée avec un luxe qui ne ferait pas soupçonner la pauvreté des prêtres chrétiens de l'Arménie ; mais il n'y avait pas de sacrifices qu'ils n'eussent faits pour élever à Dieu un temple digne de lui.

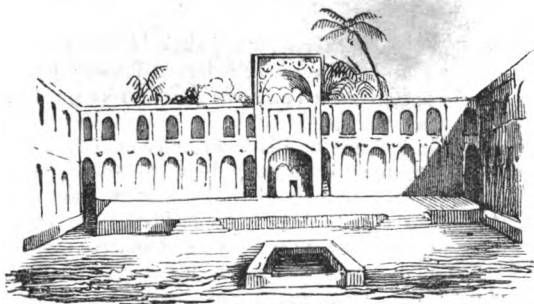
A cinq lieues d'Erivan, que j'allais bientôt voir, commence le mont Ararat, à jamais fameux par cette circonstance que l'arche de Noé s'arrêta sur sa cime après le déluge.

D'Erivan à Tauris ou Diarkebir, on comptait environ dix journées de caravane. Je m'arrêtai, chemin faisant, au caravansérail appelé *karakagler*, dont la célébrité est grande dans toute la Perse. Il a été bâti avec des pierres qui se forment en quelque sorte à vue d'œil dans le lit d'un ruisseau.

Il y a longtemps que je vous parle des cara-

vansérails , mes enfants , et que je ne vous dis pas en quoi ils consistent et quel est leur but. C'est une des plus belles institutions de l'Orient. Il y a des caravansérails qui sont entretenus par la charité publique , et où tout le monde , sans distinction , est admis et nourri gratuitement pendant les voyages. Les caravansérails sont ordinairement bâtis en carré , à peu près comme des cloîtres , et n'ont ordinairement qu'un étage. On entre dans la cour par une grande porte , et au milieu de chacun des trois autres côtés il y a une vaste salle commune. A côté de cette salle sont plusieurs chambres où chacun peut se retirer en particulier. Les écuries sont par derrière , et sont arrangées et voûtées avec presque autant de soin que les chambres.

Les caravansérails de la Perse sont en général plus commodes et plus beaux que ceux de la Turquie. Celui de la ville de Cachan est le plus remarquable de tous les états du monarque persan.



Caravansérail de Cachan.

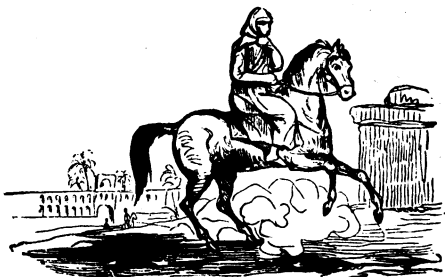
Il est revêtu, en dessous, de briques vernissées de différentes couleurs, et décoré, en dedans, de belles et vives peintures en arabesques, et d'inscriptions en lettres d'or et d'azur.

Je passai successivement par Tauris, que l'on croit être l'Ecbatane des anciens et l'antique capitale de l'empire des Mèdes; par Sultanié, par Koud et d'autres villes encore; mais si rapidement que je ne pus guère y observer que les costumes variés et brillants des habitants de la Perse.



Costumes persans

Je remarquai que les femmes sortaient presque toutes à cheval, le pied appuyé sur un étrier d'or, et recouvertes jusque par-dessus la tête d'un épais et long voile où l'on avait fait deux ouvertures pour les yeux.



Femme persane à cheval.

En effet, j'appris que, quoique les Perses soient moins sévères que les Turcs envers leurs femmes, et les laissent sortir, même seules, il n'est cependant pas convenable qu'elles se montrent hors de leurs maisons autrement qu'à cheval.

Je fis aussi la rencontre d'un riche Persan se pro-



Riche Persan

menant à cheval et fumant en même temps le *narguil*. Un serviteur l'accompagnait à pied et supportait sa pipe.

J'étais impatient de voir Ispahan, l'ancienne capitale, et Téhéran, la nouvelle capitale de la Perse. C'était à Ispahan surtout que je me réservais d'étudier une ville persane en détail.

Mais, auparavant, il faut que je vous dise quelque chose de la Perse en général, et surtout de son fameux schah, qui est le souverain du pays.

« Comme le temps menace aujourd'hui d'orage, dit le Vieux de la Vallée en s'interrompant, je crois, mes petits amis, qu'il est prudent de remettre notre entretien à notre prochain dimanche. »

En effet, le temps menaçait, et j'avais remarqué que le Vieux de la Vallée se hâtait beaucoup, depuis un moment, dans son récit. Je ne fus pas fâché qu'il remit son entretien, dont les détails avaient un grand prix pour moi.





QUATRIÈME DIMANCHE.

Les schahs de Perse. — Schah-Séfy et son fils — Mahomet et Ali. —
Moullahs. — Fêtes de Hossein et Hassan.

La Perse est donc gouvernée par un souverain qu'on appelle schah. Le schah de Perse n'est pas très-doux de sa nature, et comme il a un droit terrible de vie et de mort sur tous ses sujets sans exception, il en abuse jusque sur les membres de sa famille. La moindre chose qui puisse arriver en Perse à un frère du schah, c'est qu'on lui crève les yeux avec un fer rouge, afin de l'empêcher, au cas où le désir lui en viendrait, de contrarier les volontés du monarque. Ce n'est pas pour punir un crime; c'est simplement par précaution que le schah fait ainsi subir d'horribles supplices à ceux qui ont eu le malheur de naître ses proches.

J'ai entendu raconter qu'un certain schah, nommé Schah-Séfy, ne voulut pas même épargner les yeux de son fils aîné. Il ordonna, en conséquence, à l'esclave blanc qui lui servait de premier valet de

chambre, et qui, accompagnant continuellement le souverain, possède ordinairement toute sa confiance, de passer le fer chaud sur les yeux de l'infortuné jeune homme. Mais le *meter* avait vu naître et avait élevé le pauvre prince, et il passa un fer froid au lieu d'un fer chaud sur ses yeux, et le supplia de feindre d'être aveugle : car il y allait de leur vie à tous deux. Le prince contrefit donc l'aveugle jusqu'à ce que son cruel père fût au lit de mort. Schah-Séfy, dans cette extrémité, eut du regret d'avoir fait ôter la vue à son fils, et de l'avoir ainsi exclu du trône : car c'est la loi du pays que les princes aveugles ne succèdent pas à leur père. L'esclave hésita un instant à lui déclarer qu'il n'avait point exécuté ses ordres : car il craignait que ces témoignages de regrets ne fussent une supercherie du monarque pour savoir à quoi s'en tenir. Cependant Schah-Séfy s'étant pris à fondre en larmes sincères et s'écriant qu'il avait le pressentiment que Dieu allait le punir de sa barbarie, l'esclave lui dit qu'il se chargeait de faire recouvrer la vue au jeune prince, puisque cela devait rendre le calme à son souverain à sa dernière heure. « Va, et fais vite ! s'écria, par un dernier effort, Schah-Séfy, et si tu me ramènes mon cher fils en l'état que tu dis, compte que j'aurai encore assez vécu pour te combler de biens. »

Bientôt, en présence de l'athémat-doulet, qui est le premier officier du royaume, du nazar, qui a l'intendance de tous les biens du souverain, et de plusieurs autres hauts personnages attachés à la cour, l'esclave amena près du sofa de mort de Schah-Séfy, le fils qu'il regrettait tant maintenant d'avoir condamné à une affreuse infortune. Le jeune

homme ne sut lui-même un instant ce qu'il en devait croire ; mais, témoin à son tour des larmes et du désespoir de son père , il s'avança vers lui et lui dit : « O mon père ! que je remercie le ciel de me permettre encore de contempler vos traits chéris ! — Vous me pardonnez donc , mon fils ? demanda Schah-Séfy. — Dieu est Dieu, Mahomet est son prophète, Ali est le premier de leurs serviteurs, et moi je suis le plus soumis des vôtres », répondit Abas, car tel était le nom du prince.

Au moment où Abas venait d'achever ces mots, Schah-Séfy sentit sa paupière s'appesantir , et, se tournant encore une fois vers ses officiers , il n'eut que le temps de leur dire : « Schah-Abas est désormais votre maître, et le *meter* est le sauveur de mon âme ; » puis il mourut. Le prince, échappant ainsi aux ordres d'un père qui avait enfin éprouvé le remords, régna sous le nom de Schah-Abas II.

Alors le fils, héritier du trône, déchira, selon l'usage , ses habits. Le topigi-aga , chef des troupes, lui ceignit le sabre en disant : « Qu'il plaise à Votre Majesté de se souvenir que son esclave a eu l'honneur de lui ceindre ce sabre. » Les trompettes et les tambours annoncèrent la cérémonie au peuple sur la grande place, et le peuple fit retentir l'air des cris : *Patcha salamalek ! Je te salue, empereur !* Le nouveau schah Abas II mit alors sur sa tête un bonnet enrichi de pierreries, qui remplace la couronne pour les souverains de ce pays.

L'habitude de ces cruautés atroces que commettent, de descendants en descendants , les schahs de Perse, est loin d'être perdue. Il n'y a pas longtemps qu'étant à Paris, j'y rencontraï un frère du schah de

Perse actuellement régnant, qui avait eu le bonheur d'échapper aussi, mais par la fuite seulement, au sort de presque tout le reste de sa nombreuse famille. Ce brave homme, qui a une fort belle tête de vieillard, descend très-régulièrement, les jours de beau temps, d'une voiture à la française, aux portes du jardin des Tuileries, et, quoique les Persans s'étonnent, dans leur pays, que nous trouvions du plaisir à la promenade, et que pendant les heures que nous passons à ce délassement ils se bornent à se coucher nonchalamment dehors, la pipe à la bouche, le frère du schah de Perse ne s'en promène pas moins deux ou trois heures durant, de long en large et avec une gravité tout orientale, sous les ombrages des Tuileries. On le reconnaît, quand il est en toilette, à sa robe de soie verte étoilée d'or, relevée d'une riche et large ceinture, et au bonnet en fourrure qu'il porte jusque dans les plus grandes chaleurs. Il ne paraît pas du reste tenté de retourner dans son pays se confier à la générosité du schah son frère, et je crois, mes enfants, que bien lui prend : car, je vous le répète, il n'y a pas à se fier à ces schahs-là ; le meilleur n'en vaut rien. Un exemple vous donnera une idée de leur aménité envers les plus simples particuliers : si quelqu'un, lorsqu'ils passent, se permet de les montrer du doigt, la main qui a commis cette imprudence est sur-le-champ abattue par le premier venu de la suite du monarque, qui s'est aperçu du geste.

Quand vous avez entendu tout à l'heure le fils du Shah-Séfy s'écrier, en répondant à son père, que Dieu est Dieu, Mahomet son prophète, et Ali le premier de leurs serviteurs, je suis sûr, mes enfants,

que vous n'avez rien compris à cela et que ce prophète Mahomet, ainsi qu'Ali son serviteur, vous ont fait sourire malgré vous. Dans la Perse, pourtant, bien malavisé serait celui qui se moquerait du prétendu prophète et de son serviteur : car en Perse, ainsi qu'en Turquie et dans d'autres pays encore, Mahomet ne passe pas pour n'être qu'un ambitieux imposteur qui a fondé une fausse et barbare religion en se donnant le titre de prophète, le tout pour étendre sa puissance sur la terre ; Mahomet, pour ceux que lui et ses successeurs ont abusés, tient le premier rang après Dieu. Mais entre les Perses et les Turcs, en général, il y a quelques différences dans la croyance. Mahomet eut des successeurs non moins ambitieux que lui. Les Turcs prétendent qu'un nommé Abourbikra, beau-père de Mahomet, lui a d'abord succédé, et qu'ensuite vinrent Omar, Osman, et enfin Morteza-Ali, qui tous ne firent de prosélytes à leur sanglante religion que par la terreur et le fer. Les Persans ont en horreur les trois premiers successeurs de Mahomet, et disent qu'ils avaient usurpé la succession légitimement due à Morteza-Ali, qui était neveu et gendre de leur faux prophète, et de là vient qu'ils diffèrent des Turcs, et en général des mahométans de la secte appelée des *Sunnis*. Les Persans reconnaissent onze imans ou pontifes descendants d'Ali, qui font avec lui le nombre de douze. Les deux fils d'Ali, Hassan et Hossein, qui furent ses premiers successeurs dans l'opinion des Persans, sont pour ce peuple l'occasion de grandes fêtes, dont les détails vous paraîtront curieux.

Pendant les huit jours qui précèdent la fête

de Hassan et Hossein, les plus dévoués à leur culte se noircissent tout le corps et le visage. Ils frappent l'un contre l'autre deux cailloux qu'ils tiennent dans chaque main, et crient comme des fous : « Hossein ! Hassan ! Hassan ! Hossein ! » L'écume finit par leur sortir de la bouche ; le soir, des personnes attentives les recueillent avec soin dans leurs maisons et leur donnent à manger. On dresse, après le soleil couché, sur les places publiques, des tribunes où des mollahs, espèce de prêtres persans, font des exhortations. Pendant que j'étais en Perse, mes enfants, j'assistai un jour à la fête de Hassan et de Hossein. Vers sept heures du matin, le schah monta sur son trône au milieu d'un pavillon appelé *déla*. Un maître de cérémonies régla les places que le peuple devait occuper, chacun selon le quartier qu'il habitait dans la ville. On vit entrer dans la place un cavalier armé d'un arc, d'un carquois et d'un sabre, suivi de prisonniers turcs pris à la guerre. J'eus un frisson d'horreur en voyant venir sept soldats portant chacun une tête humaine au bout d'une lance, et je me demandai si la Perse était bien, comme on le prétend, le pays le plus civilisé, le moins barbare de l'Asie. Tout ce monde, en passant devant le trône du schah, le salua profondément. Des processions défilèrent ensuite par compagnies, qui avaient chacune un brancard porté par huit ou dix hommes. Sur chaque brancard était un cercueil haut de trois à quatre pieds et long de cinq ou six. Le bois du brancard était recouvert d'un feuillage d'or et d'argent, et le cercueil d'un brocart d'or. On conduisait devant la première compagnie trois chevaux de main, portant aux côtés de la selle

un arc ; des flèches, une rondache et un coutelas. Quand on fut devant le schah, ceux qui menaient les trois chevaux les firent caracoler, toute la compagnie qui les suivait se mit à courir en dansant et en faisant sauter le cercueil. Chacun jetait en l'air sa petite casaque, sa ceinture, son turban, et se mettait les doigts dans la bouche pour jeter des cris plus aigus. Des hommes de l'espèce de ceux que j'ai décrits criaient comme des furieux : « Hossein ! Hassan ! Hassan ! Hossein ! »

Chaque compagnie était précédée de trois chevaux de main, qui représentaient les coursiers que ces prophètes montaient à la guerre.

Deux autres compagnies conduisaient chacune un brancard où se trouvait un petit cercueil, et dans ce cercueil un enfant qui contrefaisait le mort ; ceux qui accompagnaient ces deux enfants pleuraient et jetaient de grands cris. C'est la représentation des deux enfants d'Hossein. Quand le prophète fut tué, ses enfants furent pris par Yesid, calife de Bagdad, qui les fit mourir ; c'est pour cela qu'on voit fondre en larmes un grand nombre de femmes.

Quand tout le peuple fut dans la place, il y en eut plusieurs qui se battirent avec d'autant plus d'acharnement qu'ils sont persuadés que si quelqu'un est tué en cette occasion, il meurt selon la loi du prophète ; en effet, chacun donne alors quelque chose pour le faire enterrer avec honneur.

Le maître de cérémonies voyant la querelle suffisamment échauffée, fit avancer cinq éléphants qui attirèrent sur eux les regards du peuple, et le combat cessa. Ces éléphants étaient superbement enharnachés, et dressés à différents exercices.

A côté du pavillon du schah, on avait dressé un échafaudage et une tribune sur laquelle se tenaient un premier mollah et six autres mollahs autour de lui. Le premier mollah ayant fait, sur la mort de Hossein et de Hassan, un discours qui dura une demi-heure, le schah lui envoya le calate ou manteau d'honneur, et fit donner à ceux qui l'accompagnaient d'autres habits d'une moindre valeur. Le mollah fit une prière publique pour la santé du schah et la prospérité de son peuple. Le schah rentra dans son palais. Il était alors midi. Mais le peuple n'en resta pas là. On promena les cercueils dans la ville tant que le jour dura, et, quelque ordre qu'on y pût apporter, quand deux compagnies se rencontraient, elles se disputaient le droit d'avoir la main ou de passer devant; les champions s'assommaient à coups de bâton, car il ne leur était point permis d'avoir d'autres armes. Voilà, vous me l'avouerez, une singulière façon de rendre hommage à des représentants d'un culte.

Les processions représentent encore d'autres allégories. Telle est, par exemple, la représentation de l'Euphrate, ce grand fleuve qui coule en Perse. Des bandes d'enfants et de jeunes gens figurent les soldats d'Hossein et ceux de l'armée ennemie; ils se livrent à des escarmouches dans les rues.

Une des scènes les plus intéressantes est celle du mariage projeté du jeune Kassem, fils de Hassan et neveu de Hossein. Ce mariage n'eut pas lieu parce que Kassem fut tué. Un jeune garçon représente la fiancée vêtue de ses habits de noces, et accompagnée de toutes les femmes de sa famille. Tantôt elle chante une élégie sur la mort de son mari; tantôt on représente la scène des adieux entre les deux époux.

Kassem reçoit des mains de sa fiancée une draperie funèbre qu'elle lui met autour du cou. On voit aussi des pigeons qui, suivant la tradition, annoncèrent à Médine la mort de Hossein. Les Persans affirment qu'ils trempèrent la pointe de leur bec dans son sang, pour preuve de la triste nouvelle qu'ils apportaient. Pendant les dix jours que dure cette fête, les dévots se font volontairement des blessures et se passent de toute boisson, en mémoire des souffrances qu'ils disent que leur *iman* éprouva par cette privation. Ils s'abstiennent aussi de se baigner et de changer de linge.

Je vous ai parlé des *mollahs* ou prêtres persans; ce sont de singuliers personnages, et le *cahouq*, espèce de chapeau en drap très-large et très-élevé, autour duquel sont roulées plusieurs ceintures blanches d'une excessive longueur, dont ils se parent, ne donne à certains de leurs actes qu'un cachet de ridicule de plus. Ils affectent pourtant, jusque dans leur démarche ordinaire, beaucoup de gravité. Ils font avec un sérieux on ne peut plus risible les plus prodigieuses extravagances.

Un jour, par exemple, que je passais à côté d'une cérémonie pourtant bien triste, celle des funérailles d'un Persan, je vis des *mollahs* en quantité qui, pour honorer le défunt, dansaient tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, de la plus grotesque manière, en criant sans reprendre haleine : *Allah! Allah!* (c'est le cri des mahométans.) Et comme les parents du mort ont l'habitude de payer davantage ceux d'entre les *mollahs* qui crient le plus fort, il y en avait qui se mettaient les deux pouces dans les oreilles et étendaient les doigts sur leurs

joues pour donner plus de force à leur voix. Ils te-



Mollah.

naient à la main , pour cette cérémonie des funérailles, les enseignes de leur *mosquée* ou temple mahométan : c'étaient de longs bâtons au bout desquels il y avait des lames de fer et de cuivre larges et si faibles qu'elles se pliaient à la moindre agitation ; des banderoles flottantes de taffetas y étaient en outre attachées.

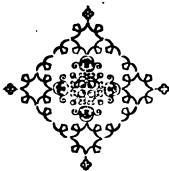
Les mollahs sont chargés d'enseigner la loi de Mahomet et de lire et d'expliquer le Koran au

peuple assemblé. Ils ont au-dessus d'eux les *pichnamas*, qui président aux prières que l'on fait dans les mosquées, et au-dessus des *pichnamas* il y a le sèdre ou grand-pontife de la loi, qui tient la place du grand mufti des Turcs, à l'exception qu'en Perse les dignités du culte n'empêchent pas, comme en Turquie, qu'on ne passe à toutes les autres dignités de l'état. Le sèdre a rang immédiatement au-dessous de l'athémat-doulet, ou premier officier du royaume.

La première fois que j'arrivai dans une grande ville de la Perse, c'était vers le soir; le soleil commençait à baisser vers l'horizon, et ses magnifiques rayons, plus rouges et plus étincelants que cent mille rubis, en s'enfonçant vers l'horizon, dardaient sur l'argent et l'or des nombreuses mosquées, et les inondaient de ses feux entre les arbres qui les environnaient. Tout à coup, du haut des minarets, ces élégantes et légères tours qui dominent les temples des mahométans, des voix se firent entendre. C'étaient les *mouazzins* qui, selon le devoir de leur charge, appelaient le peuple à la prière : « Priez ! priez ! » s'écriaient-ils, et la foule se précipitait vers les portes et le seuil d'argent des mosquées persanes pour aller y faire la prière du soir. Je l'avoue, ce spectacle me parut imposant, et je regrettais que ces voix se fussent fait entendre, et que ce peuple se précipitât pour un culte dont la moindre erreur est de blesser la raison et d'insulter à l'humanité, en tenant la loi du sabre pour la meilleure. Quelle triste morale, comparée à celle du Christ, qui a établi la sienne sur la charité et la foi !

C'est ainsi que le Vieux de la Vallée termina le

quatrième des entretiens que j'entendis. Au moment où il retraçait les splendeurs d'un soleil couchant sur les minarets des mosquées persanes, le soleil s'inclinait aussi derrière le coteau sur lequel il était assis au milieu des enfants, et les paroles du vieillard empruntaient encore plus de grâce et de charme à la conformité de ce spectacle. En se levant, il montra du doigt le soleil éclairant et dorant le faite d'un beau rideau de peupliers, derrière lequel s'élevait la flèche non moins légère et dégagée d'une jolie petite église de village. Puis il se signa et donna rendez-vous aux enfants pour le dimanche suivant.





CINQUIÈME DIMANCHE.

Schah-Abas I^{er} et le jeune pâtre — Tamas-Kouh-Kan — Pillage des trésors du Grand-Moghol

Avant de vous faire connaître les habitudes et les usages des Persans, ainsi que le pays qu'ils habitent ; ou plutôt, mes enfants, tout en vous faisant connaître tout cela, dit le Vieux de la Vallée en reprenant le récit de ses voyages, je ne suis pas fâché de vous parler encore un peu de quelques-uns de ces vilains schahs de Perse, qui font si bon marché de la vue et de la vie de leurs sujets et de leurs proches. Il y en a peu, pour ne pas dire aucun, qui ne se soient rendus coupables devant Dieu d'une multitude de crimes et de meurtres ; mais il y en a qui, malgré ces crimes et ces meurtres, ont jeté un grand éclat sur leur pays, soit par la puissance de leurs armes, soit par l'appui qu'ils accordaient au vrai mérite, et par le bien qui en revenait au pays. Le grand Schah-Abas I^{er} fut au nombre de ceux-ci. Son peuple n'eut pas, à beaucoup près, autant à se plaindre

de lui que sa famille. Il se montrait, en toute occasion, très-empressé à découvrir les gens de bien et de mérite, et à les protéger.

Un jour qu'il était à la chasse dans les montagnes, et éloigné de ses gens, il trouva un jeune garçon jouant de la flûte auprès d'un troupeau de chèvres. Le schah lui fit des questions, et fut tellement surpris de la finesse de ses réponses, qu'il fit signe de loin au gouverneur de la ville de Schiras, qui venait au-devant de lui, de ne rien dire qui pût faire connaître au pâtre que c'était au schah qu'il parlait. Enchanté de plus en plus de ses réparties, le schah demanda à son courtisan ce qu'il en pensait. Celui-ci répondit qu'il croyait que si ce jeune homme savait lire et écrire, il pourrait rendre de grands services à l'État. Le schah le remit entre ses mains, avec ordre de le faire instruire. Le berger profita tellement de cette éducation, qu'il devint nazar, ou, comme vous vous le rappelez, grand-maître de la maison du souverain, et reçut le nom de Mahamed-Ali-Beg.

Le monarque, ayant reconnu sa fidélité et ses talents, l'envoya deux fois en ambassade auprès du sultan des Turcs. L'intégrité extraordinaire du nazar, qui ne voulait jamais recevoir de présents, lui attira pour ennemis tous les grands de la cour. Du vivant de Schah-Abas, il n'y eut cependant personne qui osât ouvrir la bouche contre le nazar ou le desservir dans l'esprit du monarque.

Schah-Séfy, son successeur, celui dont je vous ai raconté l'histoire ainsi que celle de son fils sauvé par le premier esclave blanc, étant monté fort jeune sur le trône, les esclaves lui parlèrent défavorable-

nient de Mahamed; mais le schah ne fit pas semblant de les écouter.

Enfin, un jour que le schah prenait plaisir à voir des sabres et des poignards garnis de pierreries, un des esclaves lui dit qu'il fallait faire apporter un sabre qui avait été envoyé à Schah-Abas I^{er} par le sultan des Turcs, et qui était du plus grand prix. Il était vrai que le sultan avait envoyé un sabre très-riche à Schah-Abas; mais, longtemps avant que Mahamed fût à son service, le schah l'avait fait rompre et avait fait monter autrement les pierreries dont il était garni.

On chercha en vain ce sabre dans le trésor dont Mahamed avait l'intendance. Le schah se fâcha, parce qu'il avait été jadis inscrit sur le livre où on enregistre les présents. On saisit cette occasion pour calomnier le nazar; on représenta au schah que Mahamed faisait beaucoup bâtir à son profit; qu'il s'était fait construire une habitation magnifique; qu'il ne pouvait faire tant de travaux sans porter un préjudice notable aux deniers publics, dont il serait bon de lui faire rendre compte.

Pendant cet entretien, Mahamed arriva. Le schah, ne lui ayant pas fait le même accueil qu'à l'ordinaire, lui dit quelques paroles fâcheuses sur ce que le sabre ne se retrouvait pas; il ajouta qu'il voulait voir si tout ce qui était dans le trésor se trouvait conforme à ce qui était inscrit sur le registre, et qu'il lui donnait quinze jours de temps pour mettre le tout en ordre.

Mahamed, sans s'émouvoir, répondit au schah que, s'il lui plaisait, il pourrait venir au trésor le lendemain. Le schah y trouva tout en bon ordre : il

avait été informé, dans l'intervalle, de ce qu'était devenu le sabre en question.

Du trésor, le prince se rendit à la maison de Mahamed, qui lui fit un présent fort médiocre ; car c'est la coutume que celui que le schah honore de sa visite, lui fasse un présent selon ses facultés. Le schah se promena dans tous les appartements, et fut bien surpris d'y voir pour tout ornement des feutres et des tapis grossiers, tandis que dans les maisons des autres seigneurs on ne marchait que sur des tapis d'or et de soie. Il s'attendait à trouver un grand luxe dans la demeure du nazar, et s'étonna d'une telle simplicité dans une si haute fortune.

Il y avait, au bout d'une galerie, une porte fermée de trois gros cadenas. Le schah l'avait dépassée sans y prendre garde ; mais, au retour, un esclave lui fit remarquer cette porte avec de gros cadenas, ce qui donna la curiosité au schah de demander à Mahamed ce qu'il avait renfermé dans ce lieu avec tant de soin.

« Seigneur, lui dit Mahamed, c'est une chambre que je dois tenir bien fermée, parce que tout mon bien est là dedans. Tout ce que mon souverain a vu dans ce logis est à lui ; mais ce qui est dans cette chambre est à moi, et je suis assuré qu'il aura la bonté de ne me l'ôter jamais. »

Ce discours piqua la curiosité du schah. Ayant commandé à Mahamed d'ouvrir cette chambre, il fut étrangement surpris de n'y trouver que les quatre murailles, sans autres meubles que la houlette de Mahamed, sa besace, son outre pour contenir de l'eau, sa flûte et son habit de berger, chacune de ces pièces étant suspendue à un clou à la muraille.

Le nazar, ne voulant pas laisser plus longtemps le schah dans l'étonnement, lui dit : « Seigneur, quand le grand Schah-Abas votre père m'a trouvé dans les montagnes, gardant mon troupeau de chèvres, voilà ce que j'avais alors. Il ne m'en a rien ôté; ne me l'ôtez pas non plus, mais laissez-moi le reprendre et retourner à mon premier métier. »

Le monarque, touché d'une si grande vertu, se dépouilla de sa pelisse et la lui donna, ce qui est le plus grand honneur qu'un schah de Perse puisse faire à un sujet.

La Perse doit beaucoup au nazar Mahamed, et c'est lui que l'on présente toujours pour modèle aux enfants de ce pays, dans les collèges, pour exciter leur émulation, et leur conseiller la sagesse et la modestie dans la prospérité.

Il y a eu, dans la Perse, une fortune bien plus extraordinaire encore que celle de Mahamed; ce fut celle du fils d'un pauvre gouverneur d'une toute petite forteresse d'une province qu'on appelle le Khorasan. Ce jeune homme s'appelait Nadir, et, après s'être signalé comme simple soldat, puis comme officier dans différents grades, il fut appelé à gouverner, sous le titre de khan, la province de Khorasan, qu'il venait de délivrer d'une armée de Tartares. Mais ce n'était pas assez pour lui. Sous le nom fameux dans le monde entier de Tamas-Kouli-Khan, c'est-à-dire de khan esclave du schah Tamas, il sauva la Perse de ses divisions intérieures, remporta de grandes victoires, et fut proclamé le général en chef et athemat-doulet du royaume. Plus puissant dans cette position que le schah dont il s'était lui-même nommé l'esclave pendant un temps,

pour mieux cacher ses projets et parvenir plus facilement à son but, Tamas-Kouli-Khan fit emprisonner son maître, d'ailleurs fort lâche et fort peu digne de pitié, et il le força à saluer comme souverain le plus jeune de ses enfants, encore au berceau, afin de régner sans obstacle à la place de cette faible apparence de monarque; mais afin aussi de pouvoir relever plus facilement la grandeur de la Perse, que la lâcheté du schah Tamas et de quelques-uns de ses prédécesseurs avait laissé affaiblir au profit des Turcs et des Russes, voici ce que fit Tamas-Kouli-Khan.

L'enfant qu'on venait de proclamer schah à la place de son père, laissa échapper trois petits cris dans son berceau. Alors Tamas-Kouli-Khan se retourna vers les seigneurs qui étaient présents, et leur demanda s'ils savaient ce que signifiaient ces cris. « Non, nous ne le savons pas, répondirent les seigneurs. — Eh bien! je vais vous l'apprendre, reprit Tamas-Kouli-Khan : car j'ai reçu de Dieu le don de comprendre le langage des enfants au berceau. Notre jeune souverain nous redemande, par ses petits cris, les provinces de son royaume que les Turcs ont envahies. »

Puis, s'approchant du berceau de l'enfant : « Oui, mon prince, ajouta-t-il, nous allons courir tous combattre les ennemis de la Perse. Nous détruirons les armées du sultan des Turcs, et, s'il plaît à Dieu, nous vous ferons manger des raisins de Turquie. »

Tamas-Kouli-Khan, nommé régent pendant la minorité du souverain qu'il avait fait proclamer, alla faire la guerre aux ennemis du royaume, et gagna

plusieurs grandes batailles; la plus célèbre est celle d'Érivan, livrée le 28 mai 1735, dans laquelle les Turcs perdirent, avec leur général en chef, plus de cinquante mille hommes. Tamas-Kouli-Khan reprit en peu de temps toutes les provinces occupées par les ennemis; mais quoiqu'il ait plus tard songé à conquérir la Turquie, il ne s'occupa pas pour l'instant à aller chercher du raisin de Constantinople, la capitale de l'empire turc, pour en faire manger, selon sa promesse, au petit souverain au berceau. Il trouva qu'il avait mieux à faire pour lui-même, et, se croyant désormais assez fort pour pouvoir aspirer à tout, il se fit proclamer schah de Perse, sous le



Tamas-Kouli-Khan

nom de Schah-Nadir; mais le nom de Tamas-Kouli-Khan, sous lequel il avait illustré sa jeunesse, lui

resta toujours dans l'esprit des peuples ; et quand on veut faire peur aux enfants, dans une grande partie de l'Asie, on les menace de Tamas-Kouli-Khan, comme chez nous on menace les petits méchants de Croquemitaine ou de Barbe-Bleue. Le fait est, mes enfants, qu'il y avait bien de quoi avoir peur de ce Tamas-Kouli-Khan. Il ne fut pas plutôt schah de Perse qu'il porta ses conquêtes jusque dans les Indes, et fut la terreur de l'ancien et célèbre empire du Grand-Moghol, auquel, le premier, il porta le coup de mort. Le Grand-Moghol, qui résidait dans sa ville de Delhi, toute rayonnante d'or, fut obligé de livrer tous ses trésors à Tamas-Kouli-Khan et à ses soldats persans, qui firent un affreux pillage et puisèrent à pleines mains dans des coffres remplis de diamants, de rubis et de toutes sortes d'autres magnifiques pierreries ; car l'empire du Grand-Moghol, qui a fini par être entièrement détruit, et qui est maintenant la proie des Anglais, était si riche, si riche, que Tamas-Kouli-Khan, pour sa seule part, put en emporter de l'or, des pierreries et de superbes châles de Cachemire pour la charge de cent éléphants. Il emporta, entre autres, les deux plus beaux des sept trônes du Grand-Moghol, dont les moindres étaient entièrement recouverts de perles et d'émeraudes. Il prit aussi deux grands plats d'or tout pleins de diamants, et parmi lesquels s'en trouvait un d'une valeur, à lui seul, de plus de douze millions de francs. Ce n'était cependant pas encore le plus beau que possédait le Grand-Moghol : il en avait un, non pas plus gros, mais plus pur, qui fut sauvé de ce pillage. Tamas-Kouli-Khan emmena encore avec lui les trente plus beaux chevaux du monarque qu'il avait vaincu,

avec leurs brides enrichies de diamants, de rubis, d'émeraudes et de perles. Enfin, il fit charger sur le dos de ses éléphants les étoffes somptueuses qui servaient de tentes au Grand-Moghol dans les cérémonies publiques, et qui étaient surchargées de tant d'or et de bijoux qu'il ne fallait pas moins de douze arbres d'une énorme grosseur pour les soutenir en l'air.

Cela vous fait ouvrir de grands yeux pleins d'étonnement, mes enfants, dit en s'interrompant lui-même le Vieux de la Vallée; mais j'aurai bien d'autres choses encore à vous dire d'une égale magnificence, quand je vous serai parcourir avec moi plus amplement cet ancien empire du Grand-Moghol et les autres royaumes de l'Indoustan. Pour l'instant, nous sommes en Perse; nous avons encore bien des choses à y voir, surtout si nous nous promenons un peu dans quelques pays voisins, qui en ont plus ou moins longtemps dépendu.

Les pillages de Tamas-Kouli-Khan ne lui profitèrent pas autant qu'il l'avait espéré. Pendant qu'il se tenait éloigné, dans sa marche, du gros de son armée, et qu'il se faisait précéder, selon l'usage des monarques de la Perse, de femmes dansant et chantant devant lui, tout le long de la route, pour le distraire, il fut attaqué par des voleurs, voleurs qui, après tout, ne l'étaient guère plus que lui, et qui parvinrent à s'emparer d'une bonne partie des trésors enlevés au Grand-Moghol. Les propres soldats de Tamas-Kouli-Khan, eux-mêmes, quand il voulut leur faire rendre une partie de leur butin, le jetèrent, de rage, dans les eaux, ou l'enfouirent dans la terre, où il est peut-être encore; car il leur fut interdit de revenir sur leurs pas.

Cependant Tamas-Kouli-Khan conserva encore assez de son précieux butin pour étaler dans la ville d'Hérât, sur la frontière de la Perse, le luxe le plus extraordinaire. Il était encore à Delhy, quand il ordonna que l'immense quantité de joyaux qu'il possédait fût employée à orner des armes et des armures de différentes espèces, et à construire une vaste tente. On rassembla les meilleurs ouvriers, qui travaillèrent pendant les quatorze mois de marche que l'expédition employa pour son retour. En arrivant à Hérât, le mo'abirbâchy (le quartier-maître-général) annonça que l'on avait déjà établi une grande partie des objets commandés, tels que des harnais de chevaux, des fourreaux d'épées, des carquois, des boucliers, des étuis de lances, des massues et des sièges de différentes formes; enfin, une tente enrichie de pierres précieuses. Tamas-Kouli-Khan n'approuva pas la forme de la tente; car, outre qu'elle était garnie de satin vert, plusieurs bijoux ne lui parurent pas disposés de manière à bien ressortir. Il ordonna qu'on la défit et qu'on en établît une nouvelle. Au retour de l'expédition qu'il entreprit dans la Transoxiane, il trouva cette nouvelle tente finie. On battit le tambour dans la ville et dans le camp, pour annoncer que tout le monde avait la liberté de venir voir la plus riche et la plus étonnante exposition qu'il y ait eu jamais dans aucun siècle et dans aucun pays. Cette fois, la beauté et la magnificence de la tente surpassaient toute imagination, et les yeux de Tamas-Kouli-Khan lui-même en parurent éblouis. L'intérieur était couvert d'un beau drap écarlate, doublé de satin violet, sur lequel on avait représenté tous les oiseaux de la

création , avec des arbres et des fleurs ; le tout en perles , en diamants , en rubis , en émeraudes , en améthystes et autres pierreries ; les mâts de la tente n'étaient pas moins chargés de bijoux que le reste. Le toit était composé de sept pièces et se démontait pour la commodité du transport ; deux de ces pièces , en or et en pierres précieuses , s'enveloppaient dans du coton , se mettaient dans des caisses de bois et formaient à elles seules la charge d'un éléphant ; les paravents , de matières non moins précieuses , remplissaient encore une autre caisse. Les murailles , les mâts , et les piquets de la tente , qui étaient d'or massif , excédaient la charge de cinq éléphants ; de sorte qu'il en fallait sept pour le transport de la tente tout entière. Dans l'intérieur de la tente , quand elle était dressée , s'élevait , entre plusieurs sièges étincelants de pierreries , le fameux trône du Paon apporté de Delhy. Il était ainsi nommé parce que deux paons , parfaitement bien imités en rubis , en saphirs , en émeraudes , en topazes et autres pierres précieuses , semblaient l'ombrager de leurs ailes ; entre eux se voyait un perroquet de grosseur naturelle , et formé d'une seule émeraude. Enfin , parmi l'énorme quantité de pierreries dont le trône d'or massif était couvert , on remarquait un rubis d'une prodigieuse grosseur. Les bijoutiers , orfèvres , et autres ouvriers de la cour du Grand-Moghol avaient travaillé pendant sept années consécutives à perfectionner ce trône , évalué , lui seul , à trente-deux millions de notre monnaie.

Enfin , cet usurpateur , dont tous les trésors de l'Orient ne satisfaisaient pas l'ambition , et qui était la terreur de tous ses voisins , après avoir failli être

assassiné par la main de ses propres enfants, tomba sous les coups de trois de ses principaux officiers, au moment où il avait résolu de faire égorger toute sa garde persane, dont il se défiait. Seize de ses enfants périrent avec lui.

Le royaume de Perse n'a guère fait que décroître depuis Tamas-Kouli-Khan. Les Turcs sont revenus fondre sur lui, et les Russes lui ont enlevé plusieurs provinces.



SIXIÈME DIMANCHE.

Persépolis. — Les Eleutes. — Ispahan. — Le Méidan. — La mosquée d'Ispahan. — Le pont d'Ispahan. — Le jardin des Mille Arpents. — Présentation au schah de Perse. — L'ambassade. — Les chevaux du schah de Perse. — Le schah de Perse sur son trône. — Comment dîne le schah de Perse. — Festins souterrains. — Chasses dans la Perse.

Avant d'arriver à Ispahan, l'objet de mes désirs pendant mon voyage en Perse, je vis les ruines fameuses de Persépolis, dont les souvenirs remontent bien au delà d'Alexandre le Grand, le conquérant macédonien. Ces ruines gisaient sur une plate-forme construite d'immenses pierres de taille, longue de quinze cents pieds, et élevée de cinquante pieds au-dessus de la plaine environnante. J'y montai par un escalier de vingt-quatre pieds de largeur, et à deux rampes, dont chacune a cinquante-neuf marches; ces marches étaient d'une pierre noire et me parurent admirablement bien conservées; les chevaux pouvaient les monter et les descendre facilement. Les premiers objets qui se présentèrent à moi quand j'arrivai sur la plate-forme, furent quatre pilastres de maçonnerie, placés de manière à faire croire

qu'ils supportaient autrefois un toit, et formaient un portique servant d'entrée principale. Chacun des pilastres était orné en haut-relief de la figure d'un animal de grandeur colossale. Treize colonnes sont encore debout sur la partie la plus élevée de la plate-forme ; ce sont sans doute les restes du temple célebre élevé au soleil dans cette ville où cet astre recevait un culte particulier.

En traversant la plaine qui conduit des ruines de Persépolis à Ispahan, je rencontrai un grand nombre de petits camps d'Eleutes. Ces tribus nomades sont d'origine tartare ; elles ont un grand penchant au brigandage, et ne manquent jamais de piller les voyageurs quand elles se sentent les plus fortes. Je m'estimai fort heureux, dans ces rencontres, d'être en compagnie d'une bonne caravane ; car, sans cela, les Eleutes nous guettaient, et j'en aurais été pour mon argent et mes bagages. Voyant qu'il ne serait pas possible de nous voler à main armée, les Eleutes préférèrent essayer de nous voler à l'amiable en nous surfaisant leurs marchandises ordinaires : des chameaux, des chevaux, des chèvres, des ânes et des moutons, qui les accompagnent dans leur vie errante. Mais personne ne se laissa tromper par eux, et on ne leur paya leurs bestiaux que ce qu'ils valaient. A demi contents de notre caravane, et se retournant plus d'une fois encore pour la regarder avec un œil de regret, comme une belle proie qui leur échappait, ils allèrent camper où ils avaient des chances de trouver des gens moins bien préparés à les recevoir.

Enfin j'approchais d'Ispahan, qui fut, jusque vers la fin du siècle dernier, la capitale du royaume de

Perse, et où le schah, qui la visite souvent encore comme la plus grande ville de ses états, n'a pas cessé d'entretenir plusieurs palais pour son usage.

Ispahan ne me parut, au premier coup d'œil, qu'un immense jardin parsemé de mosquées et de petites maisons à plate-forme. Les dômes des mosquées étaient émaillés de vert, ou quelquefois revêtus de tuiles bleues vernies, avec des ornements jaunes, bleus ou rouges, et des inscriptions de mêmes couleurs. Leur effet était des plus pittoresques, surtout quand le soleil dardait ses rayons sur les boules et les croissants d'or dont ces mosquées, temples des musulmans, étaient surmontées.

De loin, les maisons me semblaient bâties tout en marbre; mais je me désabusai en m'approchant de l'une d'elles, et en reconnaissant que ce n'était qu'une argile pétrie et coupée en mottes, que l'on recouvrait entièrement d'une chaux mêlée avec du vert de Russie et de la gomme.

Les maisons persanes, quoique peu élevées, ont, vues séparément, une grande élégance intérieure et extérieure; leurs terrasses, en été, sont surchargées de fleurs. Il y a ordinairement au milieu de chaque maison une rotonde avec un large et profond portique de vingt ou trente pieds en carré. Sous la voûte du portique on voit un beau bassin de marbre rempli d'eau; un tapis presque toujours riche, et qu'on met un grand luxe à renouveler souvent, est étendu depuis la muraille jusqu'au bord du bassin; de petites galeries, agréablement festonnées, sont pratiquées dans la muraille, et c'est là que, dans les beaux jours, on vient respirer le frais et le parfum des fleurs. Toutes les salles et les chambres des

maisons sont voûtées avec une grande hardiesse ; les murs en sont ornés de peintures de fleurs et d'oiseaux ; les appartements ont de nombreuses fenêtres fermées avec des treillis délicatement travaillés et dont les jours sont remplis par des vitraux de différentes couleurs.

Les Persans, de même que tous les Orientaux, n'ont point de lits élevés ; quand ils veulent se coucher, ils étendent sur le plancher, qui est couvert de tapis, un matelas ou une couverture piquée. L'été, ils se couchent, même pendant la nuit, à l'air, sur leurs terrasses.

La ville d'Ispahan, comme toutes les autres villes de Perse, n'est cependant point agréable à voir de près, pour un étranger, à cause de l'état malpropre dans lequel on laisse les rues, qui ne sont point pavées, ce qui n'empêche pas les Persans d'être fort exigeants sur l'article de la propreté des individus. Ainsi, pour peu qu'on jouisse de quelque aisance, il est inconvenant et malpropre de sortir à pied. Tous ceux qui en ont le moyen ne sortent qu'à cheval, et, comme ils se font toujours précéder de deux valets appelés *chalers*, qui courent devant eux pour faire ouvrir le passage, je faillis, dès mon arrivée, être renversé dans la rue.

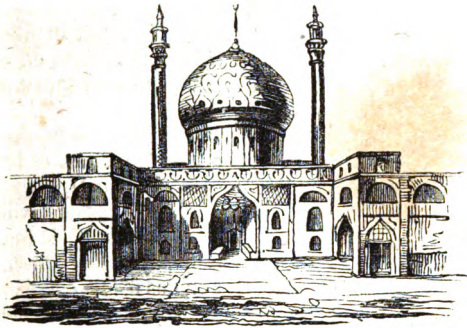
Les rues sont étroites et inégales ; la plupart sont obscures à cause des passages couverts que l'on y a pratiqués pour communiquer d'une maison à l'autre, et l'on y fait quelquefois deux cents pas à tâtons. Les marchands, dans la Perse, tiennent ordinairement leurs boutiques dans d'immenses galeries couvertes appelées des bazars. C'est un usage que nous avons emprunté depuis quelque temps aux Orientaux. Les

bazars d'Ispahan sont d'une grande légèreté de construction ; ils sont embellis de ces peintures gracieuses qu'on appelle des arabesques, genre d'ornements dont les Orientaux nous ont aussi donné le modèle, et que l'on emploie aujourd'hui beaucoup à Paris pour enrichir les établissements de luxe. Le Méidan , ou grande place, est ce qu'il y a de plus beau dans Ispahan. Le Méidan a environ sept cents pas de long et trois cents pas de large , et il est tout entouré de galeries à colonnes légères et de maisons à terrasses.

On voit au milieu de cette place un grand mât pour l'exercice du jeu d'arc. Le schah lui-même , autrefois, venait y tirer. Alors on mettait au haut du mât une coupe d'or, qui devait être abattue d'un coup de flèche. Le tireur est obligé de courir à bride abattue ; il ne peut décocher son trait qu'après avoir dépassé le mât, en se renversant en arrière sur le dos de son cheval. Mes enfants, dit le Vieux de la Vallée, je vis dans cet exercice un reste de la coutume des anciens Parthes, qui jadis habitaient ce pays, et qui ne combattaient leurs ennemis qu'en fuyant.

Du côté de la façade orientale du Méidan, on admire la plus belle mosquée qui soit dans toute la Perse. Au moment où je la vis, un beau soleil faisait étinceler de mille reflets, comme un miroir, les portes d'argent poli. Son large dôme, placé sur sa terrasse entre deux élégants minarets surmontés de leurs lanternes d'or, étalait les plus capricieuses arabesques, et je contemplai un instant avec extase cette architecture tout orientale.

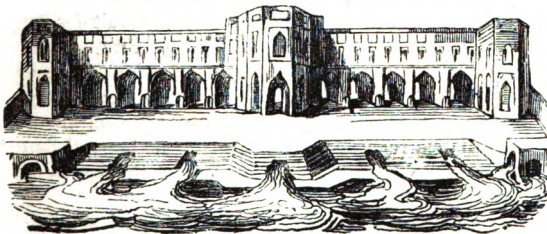
Le jardin des Mille Arpents offre un coup d'œil



Mosquée persane.

particulier. Il est construit sur la pente d'une colline, et se compose de seize terrasses soutenues par des murailles de sept pieds de haut. Les terrasses sont couvertes de fontaines jaillissantes, et sur la quatrième règne un bassin de plus de cent vingt pieds de tour. De nombreux jets d'eau sortent de ce bassin, auquel on descend par trois marches de marbre.

J'admirai aussi dans Ispahan un pont magnifique.



Pont d'Ispahan.

Une place à huit côtés, une place octogone, entourée de palais à galeries et à terrasses, se voyait au milieu du pont, et l'on avait fait faire à la rivière, en cet endroit, une magnifique cascade qui s'échappait par des arches béantes.

L'ancien palais des schahs de Perse, à Ispahan, si ce n'est qu'il est beaucoup plus spacieux et infiniment plus riche d'ornements, est d'une structure à peu près semblable aux autres maisons de la ville. Il y a auprès de ce palais une porte appelée porte d'Ali, fort en vénération dans le pays. On y conserve un morceau de marbre blanc en dos d'âne, et qui sert de marche ou plutôt de seuil ; car il est défendu d'y toucher en le franchissant. Le jour où le schah recevait en grande pompe les insignes de son pouvoir suprême, il fallait qu'il allât enjamber ce morceau de marbre, et si par mégarde il le touchait, il y avait à la porte quatre hommes qui faisaient semblant de le repousser rudement. Lorsqu'on a passé le marbre réputé sacré, on entre dans une espèce de galerie où, d'un côté, on voit plusieurs chambres qui servent d'asile et de refuge aux criminels. Le schah lui-même, quand ils ont évité la vengeance de la loi en s'enfuyant dans ce lieu, ne pourrait les en tirer. Il en était de même autrefois en France dans les églises : un criminel qui parvenait à s'échapper et à se réfugier dans une église voisine, pendant qu'on le menait au supplice, était par cela même sous la sauvegarde de Dieu, et on ne pouvait l'en retirer violemment. Ce privilège, d'ailleurs, avait bien ses dangers.

Un autre palais du schah, dans Ispahan, celui du Chekel-Sitoun, ou des Quarante-Piliers, s'élevait au

centre d'une place immense entre-coupée de plusieurs canaux et plantée de magnifiques chenars, arbres de l'espèce du sycômore. En face était un superbe bassin. Le premier salon du palais, qui avait vue sur un jardin, était soutenu par dix-huit colonnes toutes revêtues de glaces. Chaque colonne reposait sur quatre lions de marbre de Tauris. De grands rideaux, suspendus au dehors, se baissaient au besoin pour tempérer l'ardeur du soleil. Je remarquai surtout, dans cet édifice, une salle dont le plafond était peint et doré avec un goût exquis. Six autres beaux morceaux de peinture embellissaient ses murailles de marbre.

Quoique le schah de Perse, pour des raisons politiques et surtout pour se trouver à portée de tribus guerrières sur lesquelles il compte pour sa défense, habite beaucoup plus souvent aujourd'hui la ville de Téhéran que celle d'Ispahan, cependant il se trouvait, à l'époque de mon voyage, dans cette ancienne capitale de l'empire.

Il faut vous dire, mes enfants, que durant mon voyage je faisais l'état de marchand, autant pour me procurer entrée chez les personnages du pays et étudier leurs mœurs, que pour y trouver des moyens d'existence honorables. C'est à cela que je dus la faveur d'être admis à la cour du schah de Perse, pour lui présenter mes marchandises, qui consistaient particulièrement en horlogerie de Genève et de France.

On m'envoya un costume particulier pour que je fusse plus digne d'être présenté au monarque; il consistait en un schall, une ceinture et un habit de brocart d'or, et des pantoufles vertes d'un pouce

et demi de hauteur à peu près, et terminées par une pointe d'ivoire peint. En comparant ce costume à celui que vous me voyez maintenant, dit le Vieux de la Vallée, vous riez et vous vous demandez sans doute comment je m'arrangeai de tout ce drap d'or qu'on m'apportait pour m'en vêtir. Eh bien ! pas trop mal, je vous assure. On acquiert, en voyageant, une aisance dans les manières, qui sait, au besoin, vous faire homme de tous les pays. Je ne fus pas aussi embarrassé dans mon habit d'or, sous mon schall de Cachemire et dans mes pantoufles pointues, que sous l'habit de soldat, la première fois que je l'endossai. Je m'avançai vers le palais de la façon la plus grave et la plus solennelle que je pus pour me conformer au maintien des officiers qui me conduisaient à la salle d'audience. Après avoir passé plusieurs portes et traversé différentes cours entourées d'habitations destinées aux gens de la maison du schah, ainsi qu'une enceinte garnie d'artillerie et occupée par des soldats, j'entrai dans un jardin orné de bassins d'une eau limpide, d'orangers, de bosquets de roses et de fleurs de toute espèce, à l'extrémité duquel se trouvait l'appartement du principal officier du palais, par qui je devais être présenté. Il mit son turban, et se couvrit les épaules et la poitrine de sa pelisse de cérémonie. J'entrai avec lui dans un nouveau jardin, au milieu duquel se voyait un pavillon à huit côtés. C'était le sanctuaire du palais, la demeure où se tenait le schah. En avançant vers ce pavillon, je m'arrêtais de distance en distance pour faire de profondes révérences, en ayant soin d'imiter exactement tous les mouvements de mon introducteur. On me fit ôter

mes pantoufles un peu avant la porte, et, marchant sur des tapis superbes, je fus dirigé vers la salle d'audience, où j'entrai en répétant mes révérences à plusieurs reprises, jusqu'à ce que je fusse arrivé près du trône. Alors seulement je levai mes yeux, et je présentai les plus curieuses et les plus riches de mes marchandises au monarque. Le schah était revêtu d'une robe noire parsemée de bouquets de fleurs de couleur cramoisie, et serrée autour du corps par une écharpe rayée jaune et cramoisi; sa tête était couverte d'un bonnet noir autour duquel était roulé un châle de Cachemire. Son poignard, dont le manche était entièrement couvert de diamants et de rubis; était attaché à son écharpe par une ceinture de perles, à l'extrémité de laquelle pendait un gland des plus énormes perles. Le trône du schah, élevé d'environ quatre pieds au-dessus du plancher, était entouré d'une balustrade. Il était fait d'un bois peint et incrusté d'or, d'argent et de pierres précieuses. Un soleil de cristal, entouré de rubis, le surmontait, entre deux grands oiseaux d'or.

Je fus admis une autre fois encore en présence du schah, un jour qu'il recevait une ambassade.

L'ambassade, composée d'Européens, arrivait à cheval, et, selon l'usage du pays, pour lui rendre honneur, on jetait devant elle, sous les pas des chevaux, des flots de sirop de sucre candi et des tonnes entières de confitures. Je ne plaisante pas, mes enfants, c'est comme cela qu'on reçoit les ambassadeurs en Perse. Les confitures et le sucre candi entrent dans le cérémonial. Une autre chose encore qui en fait partie et qui ne s'adresse qu'aux princes, ce sont des têtes de taureaux, que l'on coupe sur

des échafauds placés de distance en distance, et que l'on jette ensuite, toutes sanglantes, avec les conflitures et le sucre candi, sous les pieds des chevaux. Il n'y a que l'Asie pour offrir ce bizarre mélange d'objets d'horreur et de délices. Le sang y coule à flots sous les parfums.

Cette fois le schah recevait dans un autre de ses palais; car il en a une grande quantité, et il est rare que, pour conserver ses bonnes grâces, chacun de ses principaux ministres ne lui en fasse pas construire un nouveau à ses frais.

Tous les grands seigneurs et officiers de la couronne étaient dans la première cour où l'ambassade devait passer. Il y avait là trente chevaux de parade richement enharnachés; cinq étaient tout couverts de perles tirées du golfe Persique, cinq étaient couverts de turquoises, cinq d'émeraudes, cinq de saphirs, cinq de rubis, et cinq de diamants. Le fond des housses était brodé or sur or. Chaque cheval était attaché, par deux courroies enrichies de pierres, à deux grands clous d'or fichés en terre avec un marteau d'or, que l'on voyait auprès. On avait mis devant chaque cheval un vase d'or, pour aller puiser de l'eau dans une grande auge d'or carrée.

L'ambassade passa de la première cour dans une longue galerie, entre deux haies de soldats armés de fusils à monture d'argent; ensuite dans un grand jardin par une allée très-large et toute pavée de marbre de différentes couleurs; au milieu de l'allée on voyait un canal de jaspe avec des jets d'eau de distance en distance.

A l'extrémité de la galerie, trois lions et trois tigres couchés sur des tapis de soie se tenaient de

l'un et l'autre côté, et des hommes armés de piques les gardaient.

La salle d'audience se développait en longueur, et sa voûte était soutenue par seize colonnes richement peintes ou dorées. Au milieu était un bassin de porphyre avec une fontaine d'eau jaillissante. On marchait sur des tapis de soie et d'or. Le schah vint au bout d'un quart d'heure, suivi de treize esclaves pour sa garde, et de deux vicillards à longue barbe blanche, dont l'office est de tirer ses chaussures quand il entre dans les appartements couverts de riches tapis, et de les lui remettre quand il sort.

Dix-sept de ses fils le suivaient et se placèrent à la droite de son trône. Le trône du schah, le bonnet qu'il portait, ses bracelets, son poignard et sa ceinture, étaient garnis de perles, de diamants et de toutes sortes de pierreries. Immédiatement à côté du trône, sur un tapis brodé en perles fines, était posée la pipe du schah, garnie d'énormes diamants.

Le chef de l'ambassade se prosterna devant le schah à son entrée, il se prosterna encore en lui présentant les lettres de son souverain, et, après une courte conversation, un officier du monarque prenant la pipe garnie de diamants, monta les degrés du trône, et s'étant mis à genoux, la présenta au schah. Il fuma et puis rendit la pipe. Ce fut pour l'ambassade le signal de se retirer, ce qui eut lieu avec des révérences réitérées.

J'obtins, par l'intermédiaire d'un des grands officiers de la cour, une autre faveur encore, celle d'assister, parmi les serviteurs du palais, au repas du schah de Perse. Il était sur une petite estrade d'un

de demi-pied de haut. Deux matelas couverts d'un riche tapis lui servaient de coussins, un autre coussin en brocart d'or lui servait à appuyer son dos; il avait devant lui huit ou dix plats de fruits ou de confitures. On voyait encore deux bouteilles à long cou de cristal de Venise pleines de vin de Schiraz, avec une tasse d'or. A côté se trouvait une grande cuvette d'or à anse, pleine du même vin, avec une grande cuiller d'or de la forme de nos cuillers à potage, mais de beaucoup plus grande. Le vin des bouteilles était versé au schah, et celui de la cuvette, à ceux qu'il admettait à boire en sa présence. Un ambassadeur européen avait, par civilité, posé son chapeau sur le tapis; mais l'athémat-doulet lui dit de le remettre sur sa tête, parce qu'il n'est point civil en Perse d'avoir la tête nue devant le souverain.

On étendit devant les convives, admis à distance du schah, un grand *sophra* ou nappe de brocart d'or, sur lequel se lisaient de distance en distance des passages du Koran, faisant, pour la plupart, allusion aux usages de l'hospitalité. Par-dessus on mit un pain presque de la même dimension, et qui n'était pas plus épais qu'une feuille de papier. Puis on apporta d'autres pains en forme de gâteaux plats, et l'on en passa un devant chaque convive pour lui tenir lieu d'assiette. On servit alors des jattes remplies de sorbets à la glace, des plats de volailles cuites avec du riz, des espèces d'omelettes aux confitures, des viandes rôties, et de grandes truites saumonées de la mer Caspienne. Les convives prenaient eux-mêmes dans les plats ce qu'ils désiraient, et le posaient dans leur assiette. Je remarquai qu'on se servait de cuillers soit d'or, soit d'argent,

soit de bois de poirier, pour puiser dans les plats, ce qui n'est pas encore d'un usage général en Perse, où l'on ne connaît guère que la cuiller du père Adam, c'est-à-dire les doigts. Quant aux fourchettes et aux couteaux, je n'en vis pas à côté des convives.

Le schah, comme vous l'avez vu, mangeait à part. Mais on apporta devant lui deux grandes caisses, desquelles il tira lui-même des limons de Mazanderan et des grenades de Schiraz qu'il offrit à ses convives. Pendant tout ce temps, une musique se faisait entendre, et des danseuses formaient leurs pas cadencés sur les tapis de la salle. Je remarquai que ces danseuses avaient la narine gauche percée, et qu'elles y avaient suspendu un anneau d'or avec une perle, un rubis ou une émeraude. Il y avait de ces anneaux qui étaient aussi grands que la paume de la main, de manière que, tombant sur la bouche, on devait être obligé de manger à travers. Les femmes arabes se percent le cartilage qui sépare les narines, et y passent habituellement un anneau semblable; celles des provinces de Lar et d'Ormus se couvrent entièrement le nez d'une plaque enrichie de rubis, d'émeraudes ou de turquoises, qu'elles attachent à l'os même de leur nez par un crochet d'or.

A la fin du repas, on apporta à tout le monde des aiguères et des bassins d'or, et chacun se lava la bouche et les mains.

Après le repas, on se rendit dans les cours, puis le spectacle commença. Ce furent d'abord des danseurs de corde, des hommes qui avalaient ou semblaient avaler des charbons ardents, d'autres qui lançaient

des jets d'eau par les narines, les oreilles et la bouche. Des chanteurs, des musiciens de toute sorte et des tambours rivalisaient, pendant ce temps, de talent, et de bruit. Un des danseurs, après s'être promené sur la corde avec une paire de pantoufles à talons hauts, se mit les pieds dans deux poêlons, et continua ainsi à marcher et à courir sur la corde. S'étant ensuite suspendu par un pied, il prit un fusil qu'il arma et chargea à balle avec beaucoup d'adresse, ajusta un œuf placé par terre à quelque distance, et le perça de part en part. Bientôt une lutte commença entre deux nains d'environ trois pieds de haut ; l'un d'eux avait une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture. Le nain barbu fut vainqueur de celui qui ne l'était pas, et réussit à le plonger dans un bassin rempli d'eau, où il ne fit que prendre un léger bain au milieu des éclats de rire. Il y eut aussi des combats de béliers, de taureaux et de lions. Dans les entr'actes, tantôt un des nains, tantôt un nègre sous un habit grotesque, racontait des histoires facétieuses, ou imitait les différents ridicules des diverses provinces de la Perse ou des pays voisins. Un feu d'artifice couronna la fête.

Quelquefois le souverain et les riches seigneurs font leurs festins dans des souterrains accommodés et embellis à cet effet. Ce sont comme des salles carrées, auxquelles on descend par deux ou trois marches ; il y a au milieu un bassin rempli d'eau. Aux quatre coins sont quatre grosses bouteilles de verre remplies de vins blancs et rouges, et, autour du souterrain, plusieurs étages de niches pratiquées dans le mur contiennent encore des vases remplis de vin. Un tapis de Perse, sur lequel on

s'assied autour du bassin, couvre toute l'étendue du carreau de la salle. J'eus occasion d'assister à un de ces repas chez un grand personnage d'Ispahan.

Je quittai l'ancienne capitale de la Perse par le plus singulier concert que j'aie jamais entendu. C'était un matin. D'abord j'entendis les *muezzins* appeler sur toutes sortes de ton, du haut des mosquées, le peuple à la prière. Bientôt vint se mêler à ces cris le son des cornets à bouquin que faisaient entendre les préposés aux bains, annonçant ainsi que tout était disposé pour les baigneurs. Au bruit des cornets à bouquin, tous les chiens de la ville se mirent à hurler, et vingt à trente mille ânes commencèrent à braire. Enfin des coqs sans nombre, objets de superstition pour les Persans, joignirent leur chant aigu et perçant au bruit des personnes qui s'entr'appelaient, des portes où l'on frappait, des femmes qui se disputaient, qui riaient, qui pleuraient dans les maisons où elles étaient renfermées, et aux cris des enfants à leur réveil, sur les terrasses.

A cette heure, la grande et déserte ville d'Ispahan, qui ne renferme plus que quatre cent mille âmes, de plus d'un million qu'elle contenait jadis, me sembla se ranimer et se relever de son espèce d'ancantissement pour me saluer à mon départ; mais je trouvais qu'elle l'aurait pu faire d'une manière moins discordante. Les cris de Paris et de Londres, qui jouissent cependant d'une réputation toute particulière, sont de l'harmonie, comparés à ceux que l'on entend dans les villes de la Perse.

Je passai ensuite par Kioum, ville que les Persans regardent comme sainte. D'après un vœu formé

par le dernier schah de Perse, elle a été embellie de beaucoup de riches édifices, et ses habitants sont exempts d'impôts. Je remarquai à Kioum le tombeau de la sœur d'un des imans, ou saints de la Perse; il était surmonté d'une coupole couverte de lames d'or.

De là je me rendis à Téhéran, la seule ville de Perse que je fusse encore curieux de voir. Quoique ce soit la nouvelle capitale du royaume, elle fut loin de m'intéresser à l'égal d'Ispahan. Son aspect est triste et sombre. Le palais même du schah, qui est entouré de hautes murailles fortifiées comme une citadelle, ne contribue pas à l'embellir. La population de Téhéran peut être évaluée à soixante mille habitants en hiver, mais elle ne renfermait pas plus d'une vingtaine de mille âmes au moment où je la vis, parce que le schah était absent, et que les deux tiers de la ville, composés des gens de sa cour, le suivent.

Chose bizarre, ce fut à Téhéran, siège ordinaire du monarque et de toutes les grandeurs de la Perse, que je remarquai le plus de simplicité dans les costumes, naguère si brillants, de ce pays. Cette simplicité était due sans doute au prince Abbas-Mirza, alors héritier désigné du trône, qui cherchait à introduire dans sa patrie les usages de l'Europe. Des robes de couleur brune, olive, gros bleu, vert-bouteille, avaient remplacé les vives couleurs des étoffes d'Asie et leurs chamarrures d'or, d'argent, de perles et de pierreries. La coiffure était, moins le châle roulé en turban, la même que j'avais vue au schah; c'est celle du moindre de ses sujets, un bonnet noir d'environ un pied et demi de haut. Les plus beaux

de ces bonnets sont faits de peaux d'agneaux nouvellement nés; leur prix varie en raison de l'âge de l'animal. La plupart des Persans que je rencontrai avaient ici, comme ailleurs, la barbe teinte en noir ou en bleu; mais un usage plus singulier encore, qui ne cessa pas de me frapper jusque dans Téhéran, ce fut celui de se teindre les pieds et les mains. Le hasard me procura un jour, à Téhéran, l'occasion de jeter les yeux dans une vaste cour entourée de bâtimens, où se tenaient nombre de femmes persanes. Quelques-unes chantaient, pour se distraire, d'une manière bruyante, en s'accompagnant d'un tambourin; d'autres, entourées de leurs enfans, fumaient ce qu'on appelle le kaliou, ou pipe à parfums. Elles portaient un grand mouchoir noir autour de la tête, une robe courte, un large pantalon et de grandes pantoufles vertes à talons. C'était à peu près le costume d'été de toutes les femmes de la Perse dans l'intérieur des maisons.

Je vis plusieurs fois, pendant mon voyage en Perse, des chasses superbes. En France, jadis, la chasse que l'on faisait au moyen de ces oiseaux qu'on appelle faucons, et qu'on lançait avec plus ou moins d'adresse contre le gibier, était fort commune. En Perse, elle est encore dans toute sa vigueur, et l'on accoutume même à cet exercice d'autres oiseaux, tels que les corbeaux. Les uns sont dressés à prendre le sanglier, l'âne sauvage; les autres à prendre la gazelle et le cerf.

Quand le souverain veut se donner le plaisir de la chasse, il fait battre quinze ou vingt lieues de pays; sept ou huit mille paysans rassemblent dans un valon bien fermé quantité de cerfs, de sangliers et au-

tres bêtes fauves; le schah, suivi de toute sa cour, poursuit le gibier à coups de sabre, de demi-lance, de flèche ou de fusil. Quand il a donné ou tiré le premier coup, les seigneurs qui l'accompagnent peuvent tirer sur la bête. Quand il court le cerf ou le sanglier, et que l'animal donne trop de peine aux chiens, un valet lâche l'oiseau qu'il tenait sur son poing, lequel, allant aussitôt se poser sur la tête de l'animal, le fatigue et donne aux chiens le temps d'arriver. Ces oiseaux sont dressés à arrêter même un cavalier courant à toute bride.

Quand je crus avoir suffisamment visité la Perse et connu les plus intéressants de ses usages, j'hésitai avant de me décider à me rendre dans l'Inde, soit par terre, en passant par la province de Candahar et en traversant seulement l'Indus, soit par mer, en longeant la côte depuis le golfe Persique jusqu'au golfe de Cambaye et à Surate. Le désir de voir, dans le golfe de Perse, la fameuse pêche des perles me faisait d'abord pencher pour ce dernier mode de voyage; mais je réfléchis qu'en quittant l'Inde pour retourner en Europe je pourrais être témoin, sur les côtes de l'île Ceylan, d'une pêche aux perles non moins réputée, et je me décidai à traverser l'Indus et à voir tout le pays qui est renfermé entre ce fleuve et le Gange.

J'allais entrer dans le pays des merveilles.





SEPTIÈME DIMANCHE.

L'ancien empire du Moghol. — Delhy et les sept trônes du Grand-Moghol. —
Achbar-Abad et le pavillon du Grand-Moghol. — Le Rajah de Mysore —
Le Rajah de Lahor et le général Allard

Le Vieux de la Vallée avait hâté, à dessein, ce jour-là, l'heure de ses récits, comme s'il avait voulu y faire assister le soleil dans toute sa splendeur. Il laissa éclater dans ses regards l'épanouissement de son cœur, puis il s'écria :

« Mes enfants, on dirait que le soleil s'est entendu avec moi, et qu'il se doutait que j'allais vous parler de l'admirable pays où il commence, pour venir jusqu'à nous, sa radieuse carrière; des Indes orientales, beau pays où j'allai en quittant la Perse.

Il n'y a pas longtemps encore que toutes les Indes asiatiques, depuis l'Indus jusqu'au Gange, et la magnifique presqu'île de l'Indoustan y comprise, ne formaient qu'un seul et vaste empire, sans contredit le plus riche du monde.

Cet empire, dont vous m'avez déjà entendu prononcer le nom à propos des conquêtes de Tamas-Kouli-Khan, s'appelait comme son souverain lui-même, le Grand-Moghol.

Il avait plusieurs capitales, qu'on regardait comme des villes saintes. Mais Délhy brillait entre toutes, comme le soleil entre les plus lumineuses étoiles. Tout éclat disparaissait devant l'éclat de Délhy. Il semblait que ses palais eussent des fondations d'argent massif, des murailles de l'or le plus pur, et des toitures de pierres précieuses. Le grand-moghol avait dans Délhy sept trônes de diamant; et pour parvenir à chacun d'eux, on passait par sept galeries, l'une d'agate, la seconde de saphir, la troisième de sardonix, la quatrième d'améthyste, la cinquième de topaze, la sixième d'émeraude, et la septième de rubis; douze cents esclaves, vêtus de brocart d'or surchargé de perles fines, portaient, dans chacune des galeries, longues comme nos plus longues rues, douze cents candélabres d'or ciselés et incrustés de pointes de diamants; et de ces candélabres sortaient des flammes légères et folles, comme ce qu'on appelle des feux de Bengale. Les galeries paraissaient toutes remplies de ces flammes fantastiques et voltigeantes, qui se jouaient avec les murailles recouvertes de joyaux, et les faisaient étinceler et rayonner comme une myriade de petits soleils. Quand le grand-moghol s'avancait vers l'un de ses sept trônes, on étendait sous ses pieds, de peur qu'ils ne fussent blessés par les lames d'or qui formaient le carreau des galeries, douze moelleux tapis de Perse l'un par-dessus l'autre, et sur ces tapis encore on semait un lit de feuilles de roses,

qui répandaient un parfum dont aucune des fleurs de l'Europe n'approche. Pour le grand-moghol, quand il s'avancait ainsi vers l'un de ses sept trônes, on n'osait pas lever les yeux sur lui; car son costume était d'une telle richesse, qu'on se fût certainement fatigué la vue rien qu'à le regarder. Ainsi fait le soleil en plein midi pour l'imprudent qui y fixe ses regards. Qu'il me suffise de vous dire que le grand-moghol portait sur sa tête un diamant d'une telle grosseur et d'une telle pureté, qu'on l'avait estimé, lui seul, à cent millions de nos francs.

Délhy ne renfermait pourtant pas toutes les splendeurs souveraines du Moghol. Acbar-Abad, la seconde ville de l'empire, avait aussi des magnificences vantées d'un bout du monde à l'autre. On y voyait des palais où les matières les plus précieuses, où l'or, l'argent et les pierreries couvraient les murailles et formaient les voûtes des galeries. Mais dans Acbar-Abad, une chose éclatait entre toutes, et la ville de Délhy elle-même en aurait pu être jalouse. C'était dans Acbar-Abad que se trouvait le fameux pavillon où l'empereur venait s'asseoir pour assister aux combats d'animaux et aux évolutions de ses navires à rames. Ce pavillon était lui-même en forme de long et élégant navire; et de ce navire, lamé d'argent, s'élançaient, pour former de magnifiques berceaux, mille tiges et branches dont la richesse passe toute expression. On dit qu'elles imitaient les capricieux entrelacements des ceps de la vigne, et qu'elles étaient en or pur et artistement délié; quant aux feuillages, ils paraissaient naturels à s'y méprendre, quoiqu'ils fussent revêtus d'un brillant émail; mais entre ces feuillages, des

grappes d'émeraude, pour imiter le raisin à peine mûr, de topazes et de rubis pour imiter la transparence rouge ou dorée des raisins parvenus à leur maturité, se suspendaient au-dessus de la tête et tapissaient, sur un treillis d'argent, la voûte et les côtés de la plus prodigieuse galerie que jamais l'imagination des hommes ait construite. Enfin, mes enfants, pour que rien ne manquât aux splendeurs de son vaste empire, le grand-moghol s'était rendu maître du royaume de Golconde, où les diamants roulaient pour ainsi dire sous les pieds, et où les petits enfants, assure-t-on, en faisaient, au passage, des ricochets sur l'eau, comme avec des cailloux.

Maintenant, il est vrai, les diamants sont plus rares, même dans le royaume de Golconde; maintenant on trouverait difficilement un seul des trônes de Délhy. Les successeurs du redoutable Tamerlan, qui fut un conquérant encore plus extraordinaire que le Persan Tamas-Kouli-Khan, et qui étendit sa puissance de la Chine aux frontières de la Pologne; les successeurs du redoutable Tamerlan ont enfin vu s'éclipser l'éclat héréditaire de leur race. Schah-Jehan et Aureng-Zeb, noms qui signifient, le premier, Roi du monde, le second, l'Ornement du trône, furent les derniers qui soutinrent la magnificence du Moghol. Bientôt après il fut dissous, et il ne resta plus que dans la mémoire des hommes. On s'en souvient comme d'une féerie.

C'est l'Angleterre, mes enfants, qui a recueilli les plus superbes de ces débris. La France les lui disputa longtemps avec bonheur, grâce à deux hommes illustres : Suffren et Duplex; et certainement elle en eût gardé sa large part, si des événements intérieurs

ne l'avaient pas obligée à concentrer toutes ses forces en Europe. Elle avait conservé, je ne dirai pas un ami, mais un homme intéressé à se ranger de son côté, dans le roi ou rajah de Mysore : il se nommait Tipoo-Saëb.



Tipoo-Saëb

Après avoir courageusement résisté aux Anglais et à leurs alliés, le rajah de Mysore fut d'abord obligé d'accepter une paix funeste à ses intérêts, et qui le mettait à la merci de ses ennemis. Pour garantie de ses intentions à venir, on exigea qu'il donnât ses trois fils en otages. L'infortuné monarque, qui n'avait cédé qu'après avoir été, pour ainsi dire, abandonné seul contre une multitude d'ennemis, du haut des remparts de sa capitale suivit le plus loin qu'il put, de ses regards humides de larmes, la marche de ses trois enfants emmenés par les Anglais. Il ne

devait plus les revoir. Le rajah de Mysore espérait toujours des secours de la France, mais la France était occupée à vaincre en Italie, en Allemagne, et à repousser des armées européennes conjurées contre elle, et le secours n'arrivait pas. Les Anglais en profitèrent pour achever la ruine de Tipoo-Saëb. Ils l'attaquèrent jusque dans sa capitale de Mysore, où, plutôt que de se rendre à eux, il s'ensevelit sous un monceau de leurs plus vaillants soldats, qu'il avait abattus autour de sa personne. Enfin, lorsque son bras fut fatigué de frapper, et que le sang qui sortait de ses nombreuses blessures l'eut complètement épuisé, il tomba, mais non pas sans gloire et sans avoir laissé un noble exemple à ces rajahs dégénérés de l'Inde, qui sont aujourd'hui les plus humbles serviteurs de l'Angleterre.

Il n'en restait plus qu'un, dernièrement encore, qui, digne du titre de souverain, avait su conserver dans Lahor une puissance redoutable et indépendante des Anglais. C'était à un Français, dont le nom sera à jamais illustre dans l'Inde, qu'il devait sa force et l'étendue de son royaume. Par un sentiment dans lequel entraît certainement le désir d'élever une puissance nouvelle, puisée au sein même des Indes, contre celle toujours envahissante de l'Angleterre, ce Français était parvenu à composer au roi de Lahor une armée nombreuse et disciplinée à l'eupéenne, avec laquelle les Anglais auraient craint de se mesurer, de peur que, battus une seule fois par des troupes indoustanes, toutes les apparences, tout le prestige à l'aide duquel ils se soutiennent en Asie, ne disparussent. Ce Français, dont le souvenir ne doit pas non plus mourir parmi nous, se nommait

e général Allard. Il avait servi glorieusement sous



Le général Allard

l'empereur Napoléon. A la chute de ce grand homme, il avait quitté la France; mais il ne voulut pas mourir, sans revoir sa patrie; et il y a peu d'années encore que vous l'auriez pu rencontrer dans Paris, en costume de généralissime des armées du roi de Lahor. Hélas! mes enfants, il avait promis à ce souverain, dont il était l'ami, de retourner bientôt vers lui. Le souverain se mourait de désespoir de ne pas le voir revenir; il le lui écrivait, et le général Allard, fidèle à sa promesse, s'arracha pour la seconde fois de la France, à un âge où il lui eût été si doux d'y rester. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il mourut, de regret sans doute; mais il avait tenu sa promesse, et de plus il avait préparé, entre une partie de l'Inde et la France, une nouvelle alliance dont on eût peut-être recueilli les fruits sans sa

mort. Le souverain, son ami, ne tarda pas à le suivre au tombeau, et le royaume de Lahor, privé de ses deux plus nobles appuis, a peut-être déjà perdu l'éclat récent dont il jouissait. On a pu croire un instant qu'avec lui l'empire du grand-moghol allait renaître.

Mais, si les sept trônes du grand-moghol sont dispersés, si les enfants de Golconde ne trouvent plus de diamants à lancer au vent, il est encore aux Indes-Orientales d'ineffaçables magnificences : le soleil ni la nature n'en ont point disparu.

A dimanche, mes enfants, dit le Vieux de la Vallée en suspendant à ces mots sa narration ; à dimanche, je vous donne rendez-vous par un aussi beau soleil que celui d'aujourd'hui. Ce ne sera pas trop pour éclairer dignement le tableau de la nature aux Indes-Orientales.





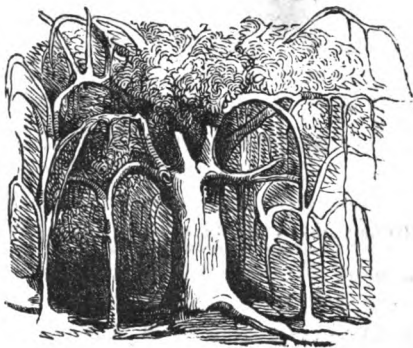
HUITIÈME DIMANCHE.

Le figuier des Banians. — Végétation des Indes-Orientales. — Aventures de tigres. — Aventure d'un serpent

Le ciel fut aussi beau que le dimanche précédent. Le Vieux de la Vallée parla ainsi :

« Vous vous feriez difficilement une idée du luxe de la végétation aux Indes-Orientales. Les forêts de bambous et de palmiers qui s'y étendent forment l'encadrement d'une nature variée à l'infini. Çà et là s'élève isolé le roi des arbres asiatiques, le figuier des pagodes ou des banians, ornement obligé de tout temple indou et de toute chaaderie ou hôtellerie religieuse. Figurez-vous, mes enfants, un tronc immense, duquel les branches débordent dans une direction horizontale, en se projetant à de telles distances qu'elles sont forcées d'incliner peu à peu vers la terre. Au terme de ce jet, elles s'abaissent et gagnent le sol ; quand elles l'ont touché, de tiges elles deviennent racines, s'implantent et fournissent à leur tour leur portion de sève à l'arbre qui les a nourries.

Un figuier des banians ressemble à un mât qu'en-



Figuier des banians

tourne une forêt de gros cordages. Sa reproduction spontanée va jusqu'à l'infini, et là où on ne voyait d'abord qu'un seul tronc, s'élève bientôt une pépinière; du reste, les rejetons qui ont ainsi poussé ne fournissent point de rameaux; ils grossissent seulement de telle sorte que leur circonférence, d'abord de quelques pouces, se développe parfois jusqu'à douze pieds. J'ai vu, dans le Guzurase, le géant de ces arbres, que les Indous nomment Cobir-Bar. Il a deux mille pieds de circonférence autour de ses principaux troncs, tous plus hauts que ceux de nos hêtres : on dit qu'il a trois mille ans d'existence.

A côté de ce colosse végétal poussent d'autres espèces, qui offrent en hauteur ce que le figuier des

banians offre en étendue. Quelques-uns, comme le ponna, sorte de mélèze, sont si droits et si élancés qu'un archer n'atteindrait pas leur sommet avec sa flèche; d'autres, comme le bois de teck, célèbre dans les constructions navales, et le nagassa ou bois de fer, sont d'une dureté et d'une incorruptibilité incroyables.

Il m'est impossible de vous citer les mille sortes d'arbres qui décorent ces paysages asiatiques, ni les myriades de plantes qui les embellissent : le *kadoumaliga*, jasmin à grandes fleurs; le *tochambaga*, que les femmes indoues mêlent à leurs cheveux; le *lotus*, qui tremble sur l'eau avec ses fleurs bleues et ses feuilles rouges; l'*ixore*, dont les bouquets pourpres se balancent sur des tiges de six pieds; le *sindrimal*, qui s'ouvre le soir et se ferme à l'aube; le *nogatalli*, dont le feuillage éloigne les serpents. Des livres entiers ne suffiraient pas pour détailler les richesses de cette botanique, comme aussi pour aborder la nomenclature des plantes utiles qui couvrent les campagnes de l'Inde : le *riz*, base de la nourriture de l'Indou, et dont on compte vingt-cinq espèces; le *murrhus*, dont les graines ressemblent à celles de la moutarde; le *toll*, sorte de pois, nourriture favorite des marins; le *katchil*, noir au dehors, blanc au dedans, l'analogue de notre pomme de terre; enfin l'*igname*, qui pèse parfois jusqu'à cinq ou six livres. A côté de ces légumes alimentaires se montrent le tabac, le chanvre, le datura, le coton, le bétel, l'opium, la canne à sucre, la cannelle, le camphre, le safran et le tamarin.

Les singes sont aussi nombreux que les hommes, et peuvent compter parmi les habitants des Indes-

Orientales : il y en a de toutes les couleurs et de tous les caractères. Ils se promènent dans les villes comme dans les bois, vaguent au sein des rues avec un aplomb surprenant, se perchent sur les toits des maisons, ou se font les commensaux des pagodes. On dirait que le pays leur appartient. Parmi les plus curieux, j'en ai vu deux : l'un habillé de toutes couleurs, comme un véritable arlequin ; l'autre avec un nez gigantesque ; quelques *maudis* à longue queue, et des *koringurangas* ou grands singes noirs. On ne saurait imaginer rien de plus amusant que de voir ces bandes de singes gambadant au sein des plaines comme une troupe indisciplinée. Autrefois, à ce qu'on m'a raconté, leur nombre était si grand que lorsque Alexandre de Macédoine arriva de la Perse pour conquérir les provinces indiennes, il se trouva d'abord face à face avec des milliers de ces animaux rangés en bataille. Les prenant pour une armée, le conquérant s'apprêtait à combattre, quand il s'aperçut à quels ennemis il avait affaire.

J'ai vu aussi dans ces forêts marécageuses des cerfs, des antilopes, des axis mouchetés de blanc, des buffles, des chèvres à la queue soyeuse, des écu-reuils, des paons, des faisans et des coqs sauvages ; tout cela auprès des plus jolis oiseaux du monde. Ici, sur un aloès en fleurs, se balançait le loris au plumage cramoisi, ou le catacoë à la livrée blanche, ou le malcoha au gros bec, ou le psittacule émaillé ; là, dans le fourré du rivage, se cachait un couroucou dont le plumage était d'or et de vermillon, un jur-nicou, un barbu et d'autres oiseaux plongeurs. Puis, ailleurs, de belles espèces de drongo dont les ailes sont d'un bleu si vif qu'on les dirait fraîchement

peintes, des calyptomènes au corps d'émeraude, des curylaines et des myophones métallisés.

Les bois qui avoisinent ou bordent les fleuves sont dangereux à cause des monstrueux alligators ou crocodiles bicarénés, qui viennent, en sortant de l'eau, se reposer au soleil. Près de Kadjery, j'ai eu sous les yeux un spectacle affreux, qui ne s'effacera jamais de mon souvenir. Une jeune Indoue, de quinze à seize ans, était venue remplir sa jarre au courant du fleuve. A demi penchée sur l'onde, elle semblait entièrement absorbée par la vue d'un beau loris dont le plumage cramoisi se détachait admirablement sur la verdure du feuillage, quand tout à coup elle se sent saisir par le bras. Elle regarde : c'était un crocodile énorme qui cherchait à l'entraîner dans le



Crocodile entraînant une jeune fille

fleuve. La pauvre enfant cria, se débattit ; mais le monstre fit un effort et parvint à l'enlever du rivage. Durant les quelques minutes que je mis à parcourir l'espace qui se trouvait entre moi et le fleuve, il la promena, éperdue et désespérée, au-dessus du niveau de l'eau ; mais quand il vit qu'une barque arrivait au secours de la victime, il plongea et disparut avec elle.

Un autre danger existe sur ces grèves marécageuses : le jour et la nuit on y entend rugir des tigres bien autrement féroces que les alligators. Si intrépide que l'on soit, ce rugissement porte dans l'âme une frayeur indicible. Un jour que j'étais couché sur une jolie pelouse, dans un taillis assez épais, je me croyais à l'abri de tout péril, quand un coup de fusil tiré par un de mes compagnons réveilla un magnifique mais terrible tigre qui dormait à nos côtés. Se dresser sur son séant, fondre sur nous, saisir un de nos bateliers indous et l'emporter vers le bois, furent l'affaire de moins de temps que je n'en mets à vous le dire. Saisis de frayeur, nous nous précipitâmes vers la barque qui nous avait amenés, et nous allions la pousser au large, quand nous nous aperçûmes qu'un second batelier était demeuré tranquillement couché sur la pelouse. Nous l'appelâmes ; il vint, mais lentement. « La part des tigres est faite, nous dit-il ; il n'y a plus rien à craindre. » En effet, un préjugé commun parmi les Indous veut que les tigres se contentent d'une seule proie. Cette présomption devait recevoir le jour même un rude démenti.

A peine étions-nous tous remontés dans la barque, qu'un second tigre parut sur la rive, mons-

trueux animal à la robe luisante et rayée de noir. Dès qu'il nous vit, il se jeta à l'eau et nagea vers nous en droite ligne. A vingt pas de distance, je tirai sur lui deux coups de fusil, mais inutilement. Il secoua ses oreilles et continua à nager. Nous vîmes bientôt, à quelques pieds, cette énorme tête carrée élevée à fleur d'eau, ces yeux fauves dardés sur nous, cette gueule béante avec son ratelier luisant et sa langue couleur lie de vin. C'était effrayant, n'est-ce pas, mes enfants? Nous n'avions plus de poudre; une hache seule nous restait. La terreur nous avait fait porter tous du côté de la barque opposé à celui que menaçait l'animal féroce, et je vis le moment où notre frêle embarcation allait chavirer. Arrivé près de nous, le tigre posa ses énormes pattes sur le bordage même. Il allait monter et choisir une nouvelle victime, quand, retrouvant mon sang-froid, je saisis la hache et coupai d'un seul coup l'une des pattes de l'animal. Le tigre hurla un cri de douleur, lâcha prise et regagna la terre. Nous étions sauvés.

Une autre fois encore, je me trouvai face à face avec un tigre. Quoiqu'il y ait longtemps de cela, je me rappelle parfaitement tous les détails du combat; ce sont de ces rencontres que l'on n'oublie pas, vivrait-on mille ans. Un jour donc j'étais allé faire une promenade avec un compatriote que j'avais rencontré en arrivant aux Indes-Orientales; j'avais pris mon fusil, et, tout en parcourant des taillis épais, je m'amusais à tirer des perdrix et des cailles qui se levaient devant moi. Cette chasse improvisée n'avait eu que des résultats heureux, lorsqu'au détour d'un bois mon compagnon aperçut un tigre énorme que la détonation avait réveillé, et qui sem-

blait se diriger vers moi. Il me rejoignit aussitôt pour m'avertir; mais j'avais aussi vu le tigre, et j'étais sur la défensive. Un instant nous pûmes croire que le tigre passerait sans nous apercevoir, ou du moins sans nous inquiéter; mais cela tenait aux habitudes de ruse de cette race. Après avoir simulé de nous dépasser, par un bond, il se rabattit sur notre sentier, et se montra à quinze pas de distance. A moins d'un miracle, nous ne pouvions espérer d'échapper à l'animal. Mon compagnon n'était pas armé, et moi j'avais un fusil, mais chargé à plomb seulement, et, à moins d'un bonheur inouï, je ne pouvais espérer de tuer un tigre avec une si petite charge. J'attendis que mon farouche ennemi fût à dix pas de moi, et, au moment où il allait s'élancer, je l'ajustai et lui envoyai tout le coup de feu dans le poitrail. La force du coup renversa le tigre, et pendant un instant on aurait pu croire qu'il était mortellement atteint; mais je ne m'y trompai pas. « Sur un arbre ! » criai-je à mon compagnon. Le plus voisin de la scène était un sycomore; nous y montâmes, mon compatriote dans les branches du haut, moi dans celles du bas. L'événement justifia cette précaution : après s'être roulé convulsivement sur le sol pendant quelques minutes, le tigre se remit sur son séant, les deux pattes de derrière repliées sous sa croupe, les deux autres comme en arrêt; il regarda autour de lui, nous aperçut entre les branches, et poussa un de ces gémissements maladifs qui résonnent jusque dans les entrailles; ensuite, après une seconde de réflexion, il reprit le combat au point où un premier coup de fusil l'avait laissé; pendant ce temps-là, j'avais rechargé mon arme, et j'avais ajouté au

plomb quelques cailloux durs et ronds que j'avais ramassés. Le tigre marcha vers l'arbre d'une façon délibérée ; quoiqu'il laissât sur sa route de longues traces de sang , on eût dit qu'il ne ressentait pas de blessure. Arrivé au pied du tronc , il en fit le tour regardant en l'air , afin de s'assurer du côté le plus abordable ; puis , d'un seul bond , il s'élança presque à la hauteur des premières branches. Je m'y attendais , et j'étais prêt : quand la tête de l'animal fut à trois pieds de moi , je lui déchargeai mon arme dans les yeux ; le tigre rugit et ne lâcha point prise. Je croyais avoir rendu l'animal aveugle : il n'avait perdu qu'un œil ; se raidissant de toute sa force , il était parvenu à porter sa patte sur l'extrémité de mon pied , quand , avec le canon de mon fusil , je parvins à crever son second œil. Vaincu par la douleur , et n'y voyant plus , le tigre lâcha prise et se laissa tomber du haut de l'arbre ; quand nous fûmes descendus , il vivait encore , et il fallut l'achever à coups de crosse. Les serpents , dans l'Inde , ne sont pas moins à redouter que les tigres.

Un jour , je vis une femme qui allait prendre du grain dans un magasin de riz ; elle fut piquée par un serpent de treize à quatorze pieds de longueur , et d'une grosseur proportionnée , qui s'était caché dans le riz ; la malheureuse poussait des cris effrayants : on lui lia le bras au-dessus de la plaie , dans l'espoir d'arrêter le venin ; mais son visage enfla , et elle mourut en moins d'une heure. Quatre *ragepouts* , ou cavaliers indous , arrivèrent ; ils entrèrent dans le magasin pour tuer le serpent : mais il releva sa tête avec fureur et , en jetant un sifflement strident , il cherchait à enlacer ses adver-

saires et à leur lancer son venin avec le dard de sa langue. Ce ne fut qu'à grand' peine que les quatre cavaliers parvinrent à séparer son corps en trois tronçons, qui se remuaient encore comme pour se rapprocher ; un seul homme aurait difficilement réussi à le vaincre, et si le serpent fût parvenu à le serrer dans ses replis, il l'eût certainement étouffé.

Tout n'est pas délices, comme vous voyez, mes enfants, dans ces pays qui passent pour le paradis de la terre ; et il n'est pas rare qu'au moment où l'on y croit marcher sur la plus belle fleur, on y trouve la piqure mortelle d'un reptile.

Les différents cultes si follement pratiqués par les Indous n'ont pas peu contribué à entretenir dans leur pays une multitude d'animaux dangereux : car, persuadés souvent qu'ils sont exposés, après leur mort, à tomber au rang de la brute, les Indous se font un cas de conscience de n'attenter à la vie des bêtes qu'à leur corps défendant.

Mais remettons au prochain dimanche à vous parler de ces tristes et déplorables aberrations de l'esprit humain dans l'Inde ; un volume entier ne suffirait pas pour les raconter toutes.





NEUVIÈME DIMANCHE.

Religion des Indous. — Pénitents indous. — Tadins. — Les Parias. — Vichnou. — Chiven. — Brouma. — Le Gange. — Pagodes indiennes. — Indiens faisant Pougol. — Cérémonies funèbres.

Quoique les Européens s'y opposent quelquefois autant qu'il est en leur pouvoir, c'est aux Indes-Orientales, mes enfants, que les tristes et ridicules effets de la superstition se montrent dans toute leur ridicule extravagance. Je passais un jour auprès d'un enclos isolé, quoique en plein air, vers lequel je remarquai qu'on ne s'avancait qu'à pas mystérieux et avec la plus grande circonspection ; quelques-uns de ceux qui entraient dans l'enclos portaient à la main des écuelles contenant du riz ou quelque autre objet de nourriture. La curiosité m'engagea à suivre leurs traces : quelle ne fut pas ma surprise ! Dans cet enclos consacré, on voyait des hommes qui, dans un silence absolu, semblaient lutter de grotesques postures. Je me crus dans un asile de fous. Il y en avait qui se tenaient debout des heures entières sur un seul pied, les bras croisés, dans une

immobilité complète, et les yeux fixes; d'autres



Pénitent indien.

avaient fait vœu de rester toute leur vie appuyés, aussi debout, contre un arbre, afin de s'ôter les moyens de dormir commodément. J'en vis un qui était perché sur le haut d'une colonne depuis plus de trois ans, la nuit et le jour, et à qui on donnait sa maigre nourriture au bout d'un bâton.

Cela n'était que grotesque; mais l'horrible allait, à deux pas de là, sortir de terre sous mes yeux. Je ne vous parlerai ici ni de ceux qui avaient le cou pris dans des machines semblables à une espèce de grille, dont ils ne pouvaient plus se dégager;

ni de ceux qui se faisaient attacher au pied d'un arbre par de grosses chaînes de fer que la mort même ne devait pas rompre ; ni de ceux qui avaient fait vœu de tenir leurs poings toujours fermés d'une manière tellement contractée , que leurs ongles , qu'ils ne coupent jamais , finissaient par leur percer la main ; l'horrible dont je veux vous parler , et qui sortait , à la lettre , de la terre , c'étaient quatre ou cinq têtes d'hommes que l'on avait , à leur demande , enterrés jusqu'au cou , et qui subissaient ce supplice volontaire avec la plus stupide patience. Mais , plus loin , il y avait pis encore : un de ces Indous s'était fait enterrer tout entier et tout vivant , et ne respirait plus que par une étroite ouverture , qui servait aussi à lui faire passer la nourriture la plus strictement nécessaire. Dans leur état d'ignorance et de superstition , les peuples de ce pays tiennent ces sottises pour des actions pieuses ; ceux qui s'y livrent sont mis au nombre des saints de ce culte stupide ; et chacun , croyant faire une bonne œuvre , s'empresse de leur porter à manger , et de leur mettre les morceaux dans la bouche quand ils se sont interdit l'usage de leurs mains. Ne vous y trompez pas , mes enfants , ce n'est pas tant par esprit de religion pour leurs dieux ridicules que ces misérables se livrent à des actes qui révoltent la raison , que par la vanité la plus outrée. On a remarqué de tout temps , chez eux , un grand dédain pour les autres , et , pleins d'estime pour eux-mêmes , ils espèrent que leur folie les élèvera presque à l'égal de leurs divinités. Voilà surtout ce qui les guide.

Parmi les castes de religieux indous , la plus nombreuse est celle des tadins.



Un Tadin

Une de leurs occupations est d'aller mendier de porte en porte; en dansant, en chantant et en frappant tantôt sur une espèce de tambour, tantôt sur un plateau de cuivre. Ce plateau, qui rend un son très-aigu, leur pend au-dessous du poignet. Sur la cheville du pied, ils portent des anneaux de cuivre creux et remplis de cailloux, qui font beaucoup de bruit et leur servent encore d'accompagnement et de mesure. Les tadins se couvrent le corps d'une toile jaune, et quands ils se réunissent dans les villages,

ils ont un chef qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge, dont le bout se recourbe en avant et se termine en tête d'oiseau.

La charité et la fraternité, qui sont l'esprit et le fond de notre religion, ne pouvaient pas être comprises par les prêtres de l'Inde; s'ils permettaient à ceux qui leur touchaient par quelque point de mendier, s'ils leur en faisaient même une sorte de devoir, et s'ils tenaient pour de bonnes œuvres qu'on donnât à ces ridicules personnages la nourriture que leur paresse et leur incapacité les empêchaient de gagner plus dignement, ils devaient, dans la fausseté de leurs principes et dans l'orgueilleuse dureté de leur cœur, proscrire toute une classe d'hommes.

Quand les prêtres de Brama et des autres faux dieux de l'Inde jetèrent les fondements de leur religion et de leur puissance, supérieure alors à celle des princes, ils séparèrent par une barrière épouvantable les indigents des riches; les indigents reçurent le nom de *parias*; leurs descendants ont gardé ce nom, et le droit et la faculté de s'enrichir ou de s'élever leur ont été enlevés. Les parias, mes enfants, c'est tout ce que vous pourrez imaginer de plus désolant et de plus désolé au monde. Ils sont regardés par les autres Indous comme des gens infâmes, souillés, abominables et réprouvés; ils ne comptent pas parmi les citoyens. Proscrits par la haine et l'avilissement, ils ont leurs habitations dans des quartiers séparés. Ce n'est point assez qu'ils soient éloignés des villes, bourgs et villages communs au reste de la nation : il faut encore qu'ils se tiennent à une distance assez considérable pour que le vent ne communique pas des influences conta-

gieuses que l'on craindrait de leur voisinage. Leurs maisons sont de misérables huttes, et elles forment de petits villages qu'on appelle *Paretcheris*. Infortunés qu'ils sont, il leur est défendu de puiser de l'eau dans les puits des autres castes ; ils en ont de particuliers, autour desquels ils sont obligés de mettre des os d'animaux, afin qu'on les reconnaisse de loin et qu'on les évite. Quand un Indou d'une autre caste permet à quelqu'un d'entre eux de lui parler, ce malheureux est obligé de tenir une main devant sa bouche, de peur que son haleine ne se communique. Enfin, je ne saurais rien ajouter, pour vous faire comprendre tout le mépris des Indous des autres castes pour les parias, après ceci : les parias n'ont pas même le droit d'adresser ouvertement leurs vœux à la Divinité.

Il y a eu un temps, qui n'est pas encore bien loin, et que j'ai vu, où il y avait aux Indes-Orientales quelque chose de placé, par la haine et le désespoir des brames, au-dessous des parias : c'étaient les chrétiens, qui appelaient à leur religion de charité tous ces malheureux que la plus atroce superstition repoussait. Alors les brames avaient fait donner aux chrétiens le nom de *parangui*. Or, il arriva un jour qu'un voyageur hollandais, fort connu, s'approcha d'un puits où une cruche était suspendue au bout d'une corde, et se servit de la cruche pour étancher sa soif ; mais à peine avait-il bu, qu'une bande de femmes armées de bâtons vint fondre sur lui, et elles brisèrent la cruche, parce que, disaient-elles au milieu d'un torrent d'injures, elle avait été souillée par les lèvres d'un *parangui*. Mais les *paranguis*, les chrétiens, sont aujourd'hui plus res-

pectés : car aujourd'hui ils sont les maîtres absolus aux Indes-Orientales dans la personne des Anglais, et le désespoir des brames, dont les impostures et l'ambition sont dévoilées, est obligé de se confondre dans le silence. Quelque jour il ne restera plus que le souvenir de leur oppression, et, grâce au christianisme, les parias redeviendront tous des hommes.

Vous vous feriez difficilement une idée, mes enfants, des grotesques figures données par les premiers brames de l'Indoustan aux dieux qu'ils inventaient. Les trois principales de ces plaisantes divinités sont : Vichnou, Chiven et Brouma.



Vichnou

Brouma a été tour à tour sanglier, poisson et



Chiven

vache; je crois même qu'il a été dindon, et les Indous ont coutume de l'adorer sous toutes ces formes.

Le fleuve le Gange est aussi un des grands dieux de l'Inde.

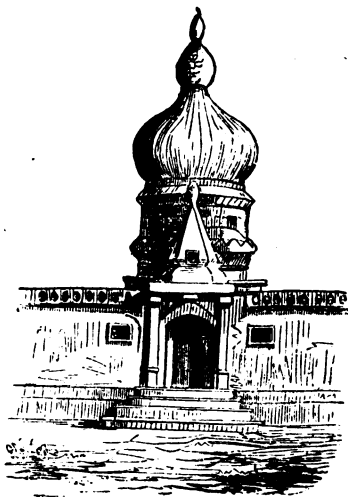
Les temples des Indous, qu'on appelle des pagodes, sont d'une architecture particulière. De loin, on dirait une immense forêt de colonnes creusées et taillées au ciseau dans un même rocher. Leur pro-



Brouina.

digieuse étendue a dû exiger, pour chacune d'elles, au moins mille ans d'un travail consécutif. Les dégradations faites par le temps montrent suffisamment à l'œil expérimenté que plusieurs ont jusqu'à trois mille ans déjà d'existence, et c'est ce qui explique que les Indous, dans leur ignorance et leur crédulité, attribuent leur construction aux génies sur-humains. Des murailles épaisses et très-élevées forment autour des pagodes indoues plusieurs enceintes carrées. Chaque face offre une porte surmontée d'une tour pyramidale, appelée *cobrom*, que couronne une masse arrondie et d'une grosseur inimaginable. Ces tours sont chargées de figures qui représentent la vie, les victoires et les infortunes des faux dieux des Indous. A chaque étage, et sur les quatre faces, on voit une espèce de fenêtre. Tous les soirs, on place une lumière dans la plus élevée

de ces ouvertures. Les jours de fête, elles sont toutes éclairées. Au milieu de l'enceinte intérieure est retiré le sanctuaire de la chapelle du faux dieu auquel la pagode est consacrée. Le faux dieu est ordinairement d'or massif, et quelquefois de pierre ou de cuivre; mais jamais il n'est d'argent ni d'autres métaux. Les pagodes renommées ont auprès d'elles un vaste étang que les brames disent être sacré, et aux eaux duquel ils attribuent la vertu de purifier ceux qui s'y baignent.



Pagode

Les Indous célèbrent une multitude de fêtes. La plus grande de toutes s'appelle *le Pongol*. Elle est destinée à célébrer le retour du soleil dans le nord, et dure deux jours. Le premier jour, on l'appelle d'un nom qui signifie *Grand-Pongol*. La cérémonie consiste à faire bouillir du riz avec du lait, afin, disent les Indous, de tirer des augures et prophéties de la façon dont le lait bout. Dès qu'on aperçoit les premières ébullitions, toutes les femmes, tous les enfants se jettent à genoux, adorent le soleil, et crient : « Pongol ! pongol ! » ce qui veut dire Le lait bout ! il bout !



Indiens célébrant le Pongol.

C'est dans l'intérieur des maisons que l'on fait cette cérémonie. Il s'y mêle naturellement, comme dans toutes les autres cérémonies des Indous, devinez quoi? De la bouse de vache; car c'est avec cela que les Indous prétendent qu'ils se sanctifient, et que les brames oignent leur front. Le second jour, la fête s'appelle *Maddou-Pongol*, c'est-à-dire *fête des vaches*. On peint les cornes des vaches, on les couvre de fleurs, on les fait courir dans les rues, et l'on fait ensuite bouillir chez soi le lait pour elles. Le soir, on porte la figure d'un faux dieu processionnellement dans les campagnes. L'idole tient une lance à la main, et elle est censée aller à la chasse. Après quoi les Indous se rassemblent en famille, se font réciproquement des présents, et se visitent en cérémonie pour se souhaiter un bon pongol, comme nous souhaitons une bonne année.

Les cérémonies funèbres, chez les Indous, se font avec beaucoup de pompe. Elles ont toujours lieu le soir, et ne sont pas les mêmes dans toutes les castes. Dans les unes, on enterre, dans les autres, on brûle les morts. Chaque caste a son cimetière à part, sur le bord ou dans le voisinage d'une rivière ou d'un étang.

Au lieu de faire sortir les morts par la porte, on pratique une ouverture dans la muraille, par laquelle on les fait passer dans la posture d'un homme assis, et on referme ce trou après la cérémonie.

Aussitôt qu'un Indou a les yeux fermés, on en donne avis aux parents, qui se rendent à la maison du défunt. Le voisinage retentit de cris, de lamentations et de chants funèbres; les femmes surtout paraissent tout échevelées, se donnant des coups

dans la poitrine, s'arrachant les cheveux et se jetant par terre. Cependant leur douleur n'est souvent qu'une comédie qu'elles jouent pour se conformer à l'usage, surtout lorsqu'elles ne sont que voisines du défunt ou ses parentes à un degré éloigné.

Dans certaines castes, les femmes se rassemblent en grand nombre, et se prennent toutes par la main pour danser en rond et chanter sur un ton lugubre des paroles relatives à la circonstance.

Un brame ou prêtre indien préside aux cérémonies funèbres, et le principal parent a soin de pourvoir à tout ce qui est nécessaire. Le brame officiant, après avoir pris le bain, noue en façon de bague, au doigt annulaire du mort, un brin de l'herbe appelée d'*herbé*, espèce de chiendent réputé sacré; ensuite il bénit et purifie la maison par des aspersions d'eau.

L'officiant fait des prières. Il les suspend pour recevoir une vache ornée de fleurs, qu'on lui donne afin que le défunt ne soit pas malheureux. La prodigalité des vivants ne se borne pas au don d'une seule vache : on y ajoute encore le don de dix sortes de choses, et la vanité des riches ne manque pas de rendre cette offrande le plus brillante qu'il est possible, parce qu'on en fait dépendre sa gloire et sa réputation.

Ces offrandes faites, on récite mystérieusement, à l'oreille du mort, quelques mots, comme si l'on voulait qu'ils ne fussent entendus que de lui ; les cérémonies qui succèdent à celles-là consistent à prononcer continuellement le nom du mort, à se purifier avec de l'eau, à se faire raser la tête, et à donner de l'argent aux brames assistants.

Toutes ces cérémonies ne sont que le prélude de la pompe funèbre ; elles se font avant que le corps sorte de la maison. Quand le moment est venu de le transporter hors de la ville , on choisit quatre parias pour lui rendre cet office. On lave le cadavre , on lui marque le front du signe de sa caste , on le revêt d'un habit propre, et on le couche dans un palanquin tendu de drap rouge et orné de fleurs : le convoi est précédé de deux longues trompettes appelées *taré* , qui mêlent leur son triste et lugubre au bruit confus de quantité de petits tambours. Les parents et les amis suivent en pleurant , poussent des cris et chantent les louanges du défunt ; ils sont couverts d'une simple toile depuis la tête jusqu'aux genoux. Quand on approche du cimetière, on pose le palanquin à terre, on pince le nez au mort, on lui touche l'estomac, pour voir s'il ne donne pas des signes de vie ; on lui répand de l'eau sur le visage , et on redouble à son oreille le bruit des tambours et des trompettes, afin de le réveiller , si, par hasard, il n'était qu'endormi.

Le convoi s'avance enfin vers le lieu du bûcher ; on a soin d'examiner si la place est propre , et de la nettoyer si scrupuleusement qu'il n'y reste pas une paille ni un brin d'herbe.

Le bûcher étant dressé en bois de senteur, on couche le cadavre dessus : ce sont les parents qui remplissent ce triste ministère, et qui font faire au défunt son dernier repas ; mais, afin qu'il ne manque pas de nourriture dans l'autre monde, ils lui mettent du beurre, du riz et du lait caillé dans les mains, dans la bouche et dans les oreilles. Le chef de la famille met le premier le feu au bûcher ; il doit avoir

le dos tourné, et porter sur son épaule un vase neuf rempli d'eau. Aussitôt qu'il s'aperçoit que le feu a pris, il laisse tomber le vase qu'il porte, et court, sans tourner la tête, se jeter dans l'étang ou la rivière qui se trouve près du cimetière, pour se purifier. Les autres parents et les assistants achèvent d'allumer le feu et y répandent des parfums; pendant ce temps-là, les joueurs d'instruments font un tintamarre capable d'assourdir et de faire trépasser les vivants; le lieu retentit de cris ou plutôt de hurlements, selon la coutume des Orientaux, qui sont extrêmes dans la tristesse comme dans la joie.

Le corps est abandonné aux parias, qui le font consumer et le veillent. Les parents vont alors se baigner dans l'étang qui se trouve près du cimetière. S'il est nuit, ils se retirent; mais s'il est encore jour, ils retournent vers le bûcher, et font apporter dans un vase du riz cuit, que l'on offre aux mânes du défunt.

Aussitôt que le bûcher est éteint, on répand dessus du lait, et on ramasse les restes du mort épargnés par le feu. Ces restes sont mis dans des vases, et on les garde jusqu'à ce qu'on trouve une occasion de les faire jeter dans quelque rivière sacrée aux yeux des Indous, dans le Gange, par exemple. Car les Indiens sont persuadés que tout homme dont on aura jeté les ossements dans ce fleuve jouira d'un bonheur infini pendant des milliers d'années.

Autrefois, les femmes se brulaient avec le corps de leurs maris. Cette coutume, que les Européens ont contribué à abolir, existe cependant encore dans plusieurs parties des Indes-Orientales.

L'usage le plus commun est qu'aussitôt après la mort du mari, s'il est bramane, on place la

femme devant la porte de sa maison, dans une espèce de tribune dont la couverture est ornée; on bat du tambour, on sonne continuellement de la trompette.

La femme ne mange plus, ne fait que mâcher du bétel, et prononce sans s'arrêter le nom de sa secte et de sa divinité.

La victime se pare chez elle de tous ses bijoux et de ses plus superbes habits, comme si elle allait se marier; ses parents et ses amis l'accompagnent au son des tambours, des trompettes et d'autres instruments.

Les brames l'encouragent à s'immoler; et, pour la disposer à cette action insensée, ils lui donnent des breuvages qui exaltent l'imagination de la victime. L'espèce de fureur avec laquelle elle court à une mort certaine prouve assez qu'il faut qu'elle ait perdu l'usage de sa raison.

Pendant qu'elle s'avance vers le théâtre funeste où elle va terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge, et lorsqu'elle arrive à ce lieu d'horreur, les brames ont grand soin de la distraire de ses regrets par des chants où l'éloge de l'action qu'elle va faire est mêlé. Ce concert soutient son courage au milieu des avant-coureurs de la mort; le bandeau de la superstition couvre ses yeux; le moment fatal approche où elle va être dévorée par les flammes: alors, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle fait ses adieux à ses parents, qui la félicitent, les larmes aux yeux, du bonheur qui l'attend. Elle leur distribue ses bijoux, et les embrasse pour la dernière fois. Après avoir fait trois tours, selon l'usage, autour de la fosse ardente, elle s'élance au milieu des



Sacrifice indou

flammes : aussitôt quantité d'instruments font retentir l'air des sons les plus aigus, pour empêcher le peuple d'entendre les cris lamentables qu'un si horrible supplice doit arracher à ces malheureuses femmes. On augmente l'activité du feu en y répandant une grande quantité d'huile, et la victime est bientôt consumée.

Quand le sacrifice est terminé, on érige dans l'endroit un trophée pour perpétuer la mémoire de celle qui s'est immolée. Des honneurs si chèrement achetés sont cependant un objet d'envie pour les vivants : l'ambition de faire parler de soi après sa mort aveugle sur les moyens d'acquérir cette gloire. Ce terrible sacrifice n'est autorisé par la religion des Indous que pour les veuves sans enfants; elle ordonne de vivre à celles qui en ont, pour en prendre soin et les élever.

Le deuil des Indous consiste à se raser les cheveux , à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent sur les épaules , et à se priver de bétel pour quelque temps. Ce serait une privation cruelle pour eux d'être obligés de s'en abstenir toujours.

Le bétel , dont je vous ai déjà parlé , et qui est en usage dans une grande partie de l'Asie , est la feuille aromatique d'une plante grimpante. Les Indous en mâchent sans cesse, mais ne l'avalent pas; leur palais se trouve agréablement flatté du jus qu'ils en expriment. Il est d'usage que dans toutes les cérémonies et les visites, les Indous présentent le bétel aux étrangers. On le pile et on le mêle habituellement avec de la noix d'arèque et de la chaux; mais quelquefois les princes de l'Inde, dans leur luxe, à la place de chaux, qui gâte et dévaste la bouche, le mêlent avec des perles pilées, et renouvellent ainsi à la lettre les prodigalités de Crésus, ce roi de Lydie, dont les richesses étonnèrent tant les anciens, et qui faisait aussi réduire en poussière des monceaux de perles fines pour les mâcher, on a même dit pour les manger.

Mes enfants , dit ce jour-là le Vieux de la Vallée, je veux, dimanche prochain, vous mener dans la plus belle ville des Indes-Orientales depuis que Délhy et Acbar-Abar sont déchues de leur splendeur; nous irons à Calcutta, au milieu, pour ainsi dire, des roses du Bengale, roses que vous croyez connaître pour en avoir vu dans vos jardins d'Europe, mais qui, loin des Indes-Orientales, leur pays natal, ont, avec la moitié de leur éclat, perdu presque tout leur parfum.



DIXIÈME DIMANCHE.

Calcutta — Quartier européen. — Quartier indou — Costumes indous —
Le Tolly

Calcutta est la ville des Indes la plus fréquentée par les Européens. Il y a à peine cent ans, ce n'était encore qu'un village avec quelques huttes bâties en jonc. Calcutta m'a paru plus imposant dans son ensemble que remarquable par les détails. Aucun de ses points de vue n'est plus beau que celui qu'il offre du milieu du Gange; de là on peut embrasser la longue suite de palais qui borde le fleuve et qui forme le quartier de Chowringi. Ces palais ont jusqu'à vingt-quatre colonnes à leurs portiques; ils sont ornés de galeries aériées, de corniches élégantes, de chapiteaux sculptés avec art, et de terrasses qui dominant le fleuve. Ce sont autant d'habitations royales ou princières habitées par des négociants anglais.

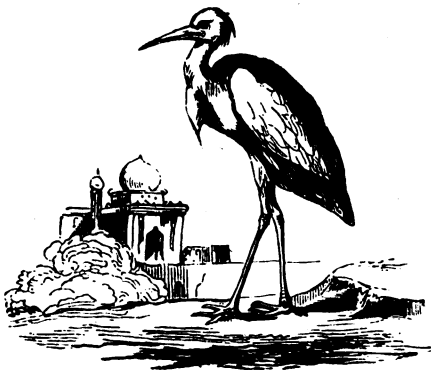
Des deux grands quartiers dont se compose la ville de Calcutta (Chowringi et la Ville Noire), Chowringi est le seul qu'on puisse citer pour ses

monuments et ses constructions particulières. L'Hôtel du Gouvernement, la Cour de Justice, sont des édifices dont l'Europe elle-même pourrait s'enorgueillir. L'Hôtel du Gouvernement consiste en deux galeries en demi-cercle, réunies au centre par un immense vestibule. Une triple colonnade décore la façade extérieure. Le Cours public qui longe le bord du Gange est le rendez-vous de toutes les nations : à côté des négociants et des officiers anglais, on y voit des Arméniens coiffés de bonnets pointus, des *Babous*, nobles indiens au turban aplati, des Persans avec leurs robes de soie, et des Chinois avec leur queue nattée et flottante.

Le cours de Chowringi aboutit à une esplanade au delà de laquelle on voit le fort Williams. Ce fort est un ouvrage important, au dire des connaisseurs : son apparence extérieure impose peu, mais quand on a passé les ponts-levis on est frappé de la force et de l'étendue des travaux. Ce fort commande le fleuve et protège Calcutta. Dans les casernes de cette citadelle habite une garnison composée presque tout entière de soldats venus d'Europe. On ne livrerait pas un poste aussi essentiel aux troupes indoues, qui forment la plus grande partie de l'armée des Indes-Orientales. C'est au dehors seulement que l'on rencontre par masses les cipayes ou lascars, soldats ou matelots indous au service de la Compagnie commerciale, qui est la vraie propriétaire de l'Indoustan. Leur uniforme est rouge comme l'uniforme anglais. Les cavaliers portent des revers jaunes et parements blancs, sans collets; ils sont coiffés d'un bonnet de carton qu'entoure un turban bleu, et ont pour armes le sabre courbé, la cara-

bine et le pistolet. Les fantassins portent l'habit rouge avec brandebourgs blancs, la ceinture bleue et le pantalon tombant jusqu'aux genoux.

L'esplanade offre, à midi et à six heures, un singulier spectacle. C'est l'heure où les soldats prennent leur repas, et les débris qu'ils en jettent au dehors attirent des nuées d'oiseaux d'une taille gigantesque, qui se promènent sur les tertres, ou restent perchés sur les glacis de la citadelle. Ces oiseaux sont nommés dans le pays *hurgila* (mangeurs d'os), ou bien encore adjudants, à cause de



Hurgila.

la gravité particulière de leur démarche. Les adjudants peuvent être regardés comme faisant partie de la population de Calcutta. Ils se promènent gravement et tranquillement dans les rues, ne se dérangent pour personne, et viennent se jeter dans les

jambes des hommes et des chevaux. Hauts de cinq pieds, ils dépassent beaucoup d'Indous par la taille; inoffensifs, ils se défendent avec l'aile et avec le bec quand on les attaque. Le plumage de ces oiseaux est d'un bleu foncé mêlé de gris; leurs pattes sont longues et singulièrement déliées.

Le caractère le plus saillant de cette famille d'oiseaux est sa voracité. Comme l'autruche, l'adjudant absorbe et digère les corps les plus durs; on en voit se disputer des os énormes, et les avaler à la suite de quelques efforts convulsifs. Un organe qui semble les aider dans ce travail est une espèce de poche qui pend de la base du cou, tandis que la partie supérieure se dessine en façon de goître entre les épaules.

Les soldats du fort Williams se font un jeu de tromper l'appétit de ces animaux insatiables; il n'est sorte de plaisanteries cruelles qu'ils n'aient essayées contre eux. On m'a raconté qu'un soldat avait imaginé de charger de poudre un os, en y adaptant une mèche qui devait, à un instant donné, déterminer une explosion. Quand sa machine fut prête, il la jeta à un adjudant qui la dévora : deux secondes après, l'oiseau sautait en l'air comme un fourneau de mine. L'autorité anglaise fit son devoir; l'auteur de cette cruauté fut sévèrement puni. Du reste, les adjudants ne semblent point avoir d'autre activité que la gloutonnerie : hors des heures du repas, ils se tiennent immobiles sur les glacis, avec cet air d'apathie stupide commun aux animaux de cette espèce. On les voit rester ainsi, par troupes, durant de longues heures, les uns sur une jambe, les autres sur deux, ou bien encore étendus sur le ventre ou sur le flanc.

C'est au delà des quartiers de Durumtollah et de Cossitollah, séjour d'une population mixte, que commence la Ville Noire proprement dite. En y entrant, il faut dire adieu à l'Europe; l'Inde pure commence. Les habitations sont sombres et mystérieuses, recueillies comme un couvent, avares du jour qui s'y introduit par d'étroites et rares fenêtres. Les pagodes sont lourdes et d'une vilaine construction : les rues sont sales et encombrées. A peine peut-on remarquer, au milieu de cet amas de misérables constructions, quelques demeures de riches *nababs*, seigneurs musulmans, ou d'opulents *babous*, seigneurs indous; quelques mosquées et un ancien bazar ruiné.

L'aspect de la population change en même temps que l'aspect des lieux. La Ville Noire peut donner l'idée de ce que raconte l'Écriture au sujet de la tour de Babel et de sa confusion des langues. Trente peuples s'y croisent, trente dialectes s'y mêlent. On y voit des Chinois, des Malais et des Siamois; il n'est pas jusqu'aux habitants du Thibet et de la Tartarie qui n'envoient leurs brocanteurs nomades au grand bazar de Calcutta.

Les habits des Indous consistent en une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, et qui les couvre jusqu'aux genoux. Une autre pièce, de sept à huit coudées de long, leur entoure le corps de différentes manières, sans avoir rien de déterminé; un linge fin comme de la mousseline leur enveloppe la tête. Un grand nombre, surtout les habitants de la côte, portent une grande culotte ou caleçon très-large qui descend presque à la cheville, et une longue robe de toile blanche qui se croise sur la poitrine. Les riches

la portent souvent en mousseline, et quelquefois brodée à fleurs d'or. Une écharpe la retient et la serre sur les hanches. Ils ont la tête couverte d'une toque, espèce de turban.

La plupart vont nu-pieds ; plusieurs portent des sandales, d'autres des pantoufles de maroquin de différentes couleurs, ou d'étoffes brodées en or et en argent, terminées par une pointe longue et recourbée. Leurs oreilles sont extrêmement allongées par les énormes boucles d'or dont ils les décorent : ces boucles sont de forme ovale, et ornées, dans le milieu, d'une perle ou d'un diamant.

Une pièce de toile, qu'on appelle pagne, fait l'habillement des femmes. Quelques-unes portent des pagnes en toile peinte, et les plus riches en ont d'étoffes faites avec la laine des moutons du Thibet. Ces étoffes, qu'on appelle schalls ou châles, surpassent en finesse nos plus belles soieries.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-dessus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail ; ils jouent sur la jambe, et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup. Leurs doigts des mains et des pieds sont pour l'ordinaire garnis de grosses bagues ; elles teignent en noir le tour des yeux, pour leur donner plus de vivacité ; elles teignent en rouge la paume de la main et la plante des pieds avec l'infusion de la feuille d'un arbrisseau très-odorant, appelé mindi ; elles se teignent parfois aussi les ongles des pieds et des mains. Dans certaines castes, les femmes se frottent le corps et le visage avec du safran ; des colliers d'or et d'argent leur pendent sur la poitrine ; leurs oreilles

sont percées en plusieurs endroits et sont remplies de bijoux. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco ; quelques-unes les portent en tresses, d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent.

Les veuves quittent leurs bijoux, et ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps et couvre la tête.

De toute la Ville Noire, il n'est qu'un quartier où les Européens ne puissent pas pénétrer sans une espèce de péril : c'est celui qui s'étend entre la ville et l'étang de Sunderbuns, quartier d'ailleurs insalubre à cause de ses exhalaisons marécageuses. Là se groupent des milliers de *cases*, chaumières indoues, entrecoupées de jardins. A peine étais-je engagé sous les allées de mangliers qui forment les rues de ce faubourg, que les Indous se mirent à murmurer sur mon passage, et à m'adresser, dans leur langue, quelques apostrophes qui, à en juger par le geste, étaient des injures et des menaces. Je continuai néanmoins, et j'arrivai sans encombre jusqu'au ruisseau que l'on nomme Tolly, et qui n'est qu'un bras du Gange. J'eus là le plus curieux spectacle. Plusieurs milliers d'Indous couvraient les bords de la petite rivière ; les uns faisaient des ablutions avec son onde, les autres se frottaient les joues et les mains avec de la terre blanche, et criaient ensuite à haute voix : « Ram ! ram ! ram ! » J'appris depuis qu'aucune eau, aux yeux des Indous, n'est plus sainte que celle du ruisseau de Tolly. Pour eux, c'est le véritable Gange, celui où les navires européens n'entrent pas. Quand les Indous veulent procurer à un des leurs une mort agréable et un tombeau de

choix, ils le transportent expirant sur les rives du Tolly, et souvent même, sans attendre qu'il ait rendu le dernier souffle, ils lui bouchent les narines et les yeux avec l'argile du fleuve; puis, ainsi arrangé, ils le livrent au courant et aux alligators.

J'avais à peine jeté un coup d'œil sur la scène bizarre déroulée devant moi, que déjà j'étais signalé comme un intrus et comme un profane. L'un des *talapoins*, prêtres indous, assis sur la berge, n'eut pas plutôt, en me voyant, poussé une espèce de cri, que cette population tout entière se réveilla rugissante et colère. Tous les yeux se fixèrent sur moi, et une grêle de pierres vint m'assaillir. La place n'était plus tenable, je battis en retraite, et je fus poursuivi jusqu'aux limites du faubourg.





ONZIÈME DIMANCHE.

Fête chez un Babou ou noble Indou. — Les Bayadères. — Jongleurs indous — Voyage en palanquin. — Le Vieux de la Vallée s'embarque. — La pêche des perles sur la côte de Ceylan.

Vous avez vu, mes enfants, comment je fus obligé de battre en retraite devant le plus intolérant comme le plus absurde des cultes, reprit le Vieux de la Vallée.

Pour les Indous, la présence d'un Européen est une souillure. La maison où il est entré est profanée. On conçoit, avec un pareil préjugé, quel acharnement ces hommes mettent à défendre leur porte, et à quoi s'exposerait celui qui voudrait avoir raison de cette résistance. Cette exclusion rigoureuse est surtout maintenue par les hommes des deux castes inférieures.

Ainsi, pendant que la classe des guerriers et des marchands repousse les visites des Européens, ils peuvent entrer librement chez les brames, les docteurs de la loi, chez les talapoins éclairés et les plus nobles habitants.

J'en connus un, vieillard spirituel et bon, qui

avait visité l'Europe et en connaissait tous les usages et toutes les langues.

La demeure de ce babou, l'une des plus riches du quartier de Durumtollah, se composait d'une longue suite de pièces qui prenaient jour plutôt par le dôme que par les côtés; le plancher était tantôt en dalles, tantôt en une espèce de mosaïque bizarre, qu'on eût crue peinte à la main; elle était recouverte de nattes précieuses. Les Indous quittaient leurs pantoufles pour marcher sur ce plancher; les Européens ont le privilège de le fouler avec leurs souliers ou leurs bottes. La pièce d'audience, la plus splendide de toutes, ne semblait avoir pour meubles que des piles de coussins, sur lesquels s'étendait la compagnie. Les Asiatiques se couchent sur des nattes, les Persans en s'agenouillant, les Indous en croisant leurs jambes. Quand un visiteur entrait, on lui présentait le houka : c'est encore une de ces pipes construites de manière à ce que la fumée qu'on aspire soit obligée de traverser un réservoir plein d'eau de rose ou d'eau de jasmin. Avec cet appareil, le tabac prend, dit-on, un parfum délicieux.

Après le houka et le bétel vient le café, non pas délayé comme on le sert en Europe, mais une essence aromatique. Aussi le sert-on par très-petites doses, en l'accompagnant de sorbets parfumés et d'une boisson qui ressemble à la limonade.

Telles sont les réceptions ordinaires des babous. Je fus témoin, à l'occasion des fêtes de Dourgah-Poujah, d'un *natche* magnifique. Le *natche* étant la dernière expression du faste indou, dans toutes les maisons riches il y a une salle à part unique-

ment destinée à cette fête. Dans celle de mon babou, cette pièce était une rotonde décorée de glaces. Dans toute la hauteur de l'appartement il y avait deux galeries, une pour les femmes, qui jouissaient du coup d'œil cachées derrière une grille; l'autre pour les visiteurs de distinction.

Le soir, lorsque j'arrivai, la façade était brillamment illuminée en verres de couleurs; cette illumination était reproduite à l'intérieur par de beaux lustres de cristal. La fête devait être complète. Après les chants, qu'un orchestre étourdissant dominait, vinrent les danses, qui furent plus curieuses; elles devaient être exécutées par des bayadères. Les premières qui vinrent apportèrent dans leur danse une grâce charmante; leur costume se composait de robes très-amples, brodées d'or et d'argent, et de larges pantalons tombant sur les chevilles. Quand elles pirouettaient avec vitesse, leurs



Bayadères

robes s'enflaient comme un ballon; leurs pieds

étaient garnis de clochettes et de grelots qui marquaient le mouvement de la danse. Dès qu'elles eurent fini leurs pas, vinrent les bayadères des temples indous; elles portaient des pantalons de soie amaranthe froncés à la cheville, et retenus par des cercles d'or garnis de grelots d'argent; une tunique en étoffe blanche, une jupe en étoffe transparente descendant au genou, enfin, un voile de gaze qui, jeté sur la tête et sur les épaules, venait se croiser autour de la taille. C'est ce voile à glands d'or qui joue le principal rôle dans les évolutions des bayadères; la manière dont elles l'enlacent, le roulent, le drapent, le déploient, forme à elle seule un art tout entier. Il y en a qui, toujours en pirouettant avec une vitesse extrême, forment avec leur voile un pigeon qu'elles lancent ensuite en l'air avec grâce et adresse; elles finissent parfois leur pirouette en s'accroupissant sur le sol.

Ces bayadères étaient surchargées d'ornements. On ne saurait se faire une idée de la recherche de leurs colliers; les uns sont d'or ciselé et de perles fines, les autres de diamants. Cette affectation de parure est poussée si loin, que les narines mêmes sont percées pour y adapter des anneaux d'un grand prix. Les bayadères portent sur la tête un bandeau ou cercle d'or et de pierreries.

Vinrent ensuite des jongleurs ou faiseurs de tours indous. Nos physiciens n'égalent pas toujours en habileté ces escamoteurs : j'en vis un qui sembla tirer de son propre bras, à s'y méprendre, un bel arbre tout chargé de fruits; puis il sembla faire éclore avec son seul souffle une foule de fleurs odorantes et de jolis papillons diaprés et voltigeants. Malheu-

reusement, ils enlaidissent toujours leurs tours d'un appareil lugubre, et c'est en s'enveloppant de lin-cueils et en sortant de cercueils qu'ils font apparaître leurs prodiges d'adresse aux yeux des spectateurs.

Après ces chants, ces danses et ces expériences amusantes, on servit du café, des sorbets, des confitures et de l'essence de rose ou *attar*; puis la fête fut close. La musique ramena les invités chez eux.

Je quittai Calcutta le lendemain de cette fête pour aller à Chandernagor, qui est, avec Pondichéry, le le triste reste de notre ancienne puissance aux Indes-Orientales. Je fis ce voyage à la manière du pays, moitié en palanquin, moitié sur un éléphant. L'honnête babou qui m'avait, la veille, permis d'assister à ses fêtes, mit à ma disposition, pour le lendemain, son palanquin et ce qu'on appelle un jeu de *boës*. Ce jeu de *boës* n'était pas autre chose que douze porteurs destinés à se remplacer, six par six, tout le long de la route.

Quoique j'éprouvasse une certaine répugnance à me faire transporter ainsi par des hommes, mes semblables après tout, il fallut bien pourtant me décider, et je m'étendis sur un soyeux matelas et sous une espèce de ciel de lit d'une grande richesse, dans le palanquin de mon obligeant *babou*.

Les porteurs se mirent en marche en s'excitant les uns les autres par des chants dont ils répétaient ensemble les refrains avec une justesse et un accord surprenants. Ils ne faisaient pas moins de deux lieues à l'heure.

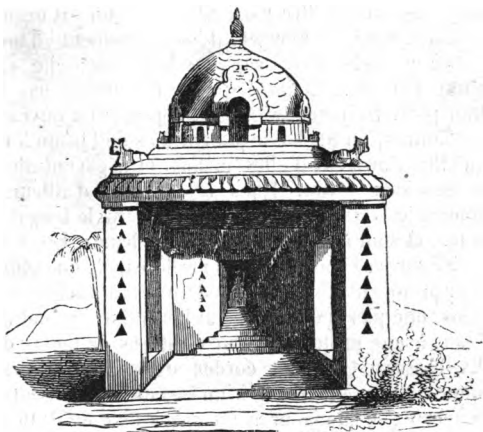
Chemin faisant, je rencontrai un babou et sa femme qui voyageaient d'une manière non moins agréable que moi.



Les époux en palanquin.

Plus tard, je fis une halte dans ce qu'on appelle, aux Indes-Orientales, une *chauderie*, ce qui a beaucoup de rapport avec les caravansérails de la Turquie et de la Perse. Tout le monde, même les parias, à qui on a assigné, près de la porte, une galerie à part, tout le monde trouve asile gratuit dans une chauderie pendant les voyages. On y donne, outre le gîte, une nourriture frugale, il est vrai, mais suffisante pour le pauvre. Ces établissements seraient dignes de la charité chrétienne. On distingue de loin une chauderie à son péristyle à colonnes, qui n'est pas sans élégance, et à l'eau d'un grand étang entouré de cocotiers, qui l'avoisine presque toujours.

Je revins peu de jours après à Calcutta, où je trouvai un navire en partance, dont je profitai pour aller revoir ma patrie, ma chère France, et mes bords fleuris de la Loire, qui vivaient dans mon cœur et que je regrettais même sous le ciel des Indes-Orientales ; car la France, mes enfants, est toujours



Chauderie indienne.

et partout encore , pour un Français , ce qu'il y a de plus beau au monde. Je m'embarquai donc , et notre navire , voguant à pleines voiles dans le golfe de Bengale , cingla vers l'île de Ceylan , dont les mines de diamants eurent jadis autant de renommée que celles de Golconde. C'était la saison de la pêche des perles dans les mers qui baignent les côtes de cette île , et je pus être un moment témoin du spectacle de la pêche merveilleuse qui procure aux femmes de notre Europe leur plus gracieux ornement , leurs plus élégants colliers.

On voyait des barques montées par environ vingt hommes , dont dix devaient servir de plongeurs. Les perles se trouvent dans la partie la plus profonde

d'une espèce d'huître particulière, et qui est néanmoins bonne à manger. L'accroissement d'une huître perlière dure sept ou huit ans; elle est d'une nature si délicate qu'elle ne souffre pas le transport. De peur de briser les perles en ouvrant ces huîtres, on les laisse pourrir au soleil jusqu'à ce qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes et dégagent ainsi le précieux joyau. Elles séjournent, d'ailleurs, comme les autres huîtres, dans les mers, le long des côtes, et sont réunies en espèces de bancs. Une fois arrivé sur les bancs d'huîtres perlières, chaque plongeur prend entre ses deux pieds, ou lie autour de ses reins, une pierre de granit qui l'entraîne au fond de l'eau, à une profondeur qui n'est pas de moins de dix brasses. Quelques cordes amarrées à la chaloupe servent à le hisser à un instant donné. Outre la pierre, le plongeur a un sac à filet qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre il se bouche les narines pour que l'eau n'y entre pas. Aussi longtemps qu'il le peut, il séjourne au fond de la mer et y poursuit sa récolte; mais quand les forces lui manquent, il imprime une secousse à la corde, et on le ramène à fleur d'eau. Sa pierre est retirée ensuite à l'aide de ce qu'on nomme un lien de rappel. Cette longue station dans un autre élément ne s'accomplit pas sans de vives souffrances et sans un sérieux danger pour ceux qui s'y soumettent. Plus d'une fois la corde ramène le plongeur à demi asphyxié, et presque toujours, quand il reparait au-dessus de l'eau, il perd du sang par les oreilles et par les narines. Ce n'est pas tout encore : les mers de l'Inde sont remplies de ces terribles poissons qu'on appelle requins. Les pêcheurs de perles travaillent, pour

ainsi dire, sous l'œil de ces animaux voraces, qui semblent les attendre, à époques fixes, pour les dévorer. Beaucoup d'infortunés plongeurs ne trouvent ainsi d'autre tombeau que la gucule d'un de ces monstres, et les plus heureux sont ceux qui s'en défendent en livrant sous l'eau, avec un poignard, un combat dans lequel la victoire ne reste pas toujours à l'homme.

Vous voyez, mes enfants, à quel prix on satisfait le luxe des riches. Ah ! en vérité, si l'on savait de combien de larmes, de combien de sang a été arrosé ce qui brille le plus dans nos fêtes, on ne pourrait se défendre de bien tristes réflexions, et l'on se demanderait s'il ne serait pas plus humain, même pour le riche, de savoir s'accommoder d'un peu plus de simplicité.





DOUZIÈME DIMANCHE.

L'Arabie. — La Mecque. — Médine. — La Syrie. — Jérusalem. — Bethleem
Cana. — Nazareth. — Retour

Après avoir rangé le cap Comorin, à la pointe que forme la presqu'île de l'Indoustan, et avoir navigué assez longtemps dans la mer des Indes, le bâtiment léger qui m'emportait, dit le Vieux de la Vallée, passa le détroit de Bab-el-Mandeb, entre les côtes d'Ajan et d'Abyssinie, qui font partie de l'Afrique, et les côtes de l'Arabie, presqu'île asiatique. J'entrai dans le golfe Arabique ou mer Rouge, mer dangereuse, car on y vogue presque constamment parmi des écueils et des rochers à fleur d'eau. Les côtes occidentales de l'Arabie appelée *Heureuse*, quoiqu'elle ne le soit guère plus que le reste de la presqu'île, furent bientôt laissées derrière nous, et nous aperçûmes les pays réputés saints par les mahométans. On distinguait facilement, avec une longue-vue, des nuées d'Arabes ou de musulmans de différents pays qui allaient de la côte à la Mecque ou qui en revenaient. La Mecque est, je crois vous

l'avoir déjà dit, la ville où naquit ce fameux Mahomet, qui inventa un culte emprunté en partie à celui des Hébreux, même à celui des chrétiens, en y ajoutant tout ce qui pouvait flatter ou corrompre les passions humaines, et en appuyant le tout sur la plus impie des lois, sur celle du sabre. Je ne suis pas allé à la Mecque, mes enfants; mais je m'en suis trouvé assez près pour en entendre parler avec des renseignements certains par des musulmans qui y avaient fait leur pèlerinage, comme doit faire une fois dans sa vie tout bon serviteur du Dieu de Mahomet.

La Mecque est la capitale du *Beled-el-Haram*, ou terre d'Islam, dans cette grande presqu'île d'Arabie d'où sont sorties toutes les races d'Arabes qui se sont répandues en Asie, en Afrique, et même en Europe, guidées par le fanatisme guerrier que leur avait inspiré Mahomet. C'est de là que sont venus, par l'isthme ou langue de terre de Suez, qui sépare l'Asie de l'Afrique, les pères de ces Arabes à la vie errante qui infestent notre Algérie. La Mecque, dont le nom arabe est *Mekka*, est située au fond d'un vallon d'une très-petite largeur; ce qui donne à cette ville, m'a-t-on dit, un aspect très-irrégulier.

En fait de science, tout le talent des habitants de la Mecque se borne à lire couramment le Koran ou livre et loi de Mahomet, et à écrire tant bien que mal. Ils apprennent, dès l'enfance, toutes les prières et les cérémonies du pèlerinage de leur ville, afin de pouvoir de bonne heure gagner de l'argent en servant de guides aux pèlerins. On voit même de ceux-ci porter sur leurs bras des enfants de quatre à cinq ans, qui leur servent de guides. Ils répètent

les prières, que les enfants récitent mot à mot. Si les Mecquois sont les plus ignorants des hommes, il faut dire que la situation géographique de leur ville y contribue beaucoup. L'Arabie est entourée du golfe Persique au levant, de la mer Rouge au couchant, de l'Océan au midi, et de la Méditerranée au nord. C'est une contrée entièrement isolée, et de plus perdue dans des déserts de cailloux et de sables. Les habitants de la Mecque ne tirent leur subsistance que des pèlerinages qui se font dans leur ville; mais depuis que le culte de Mahomet est en baisse sensible, la Mecque est en baisse proportionnée. De cent mille habitants qu'elle possédait au siècle dernier, il n'en reste pas vingt mille, quoique Mehemet-Ali, le célèbre vice-roi de l'Égypte, qui a l'Arabie sous sa dépendance, ait purgé les chemins des brigands arabes qui les infestaient, et souvent envahissaient et pillaient la ville elle-même, sous le prétexte que leur culte n'admettait ni le luxe ni le superflu, même dans les temples.

Le temple de la Mecque est connu des musulmans sous le nom d'*El Haram*, ou temple par excellence. Il se compose de dix-neuf portes et de sept minarets, du puits de Zemzem, de l'eau duquel on boit pendant le pèlerinage; de la Cobba ou lieu d'Abraham; de deux autres cobbas ou chapelles; de quatre autres lieux de prières; d'un arc isolé en forme d'arc de triomphe; d'une tribune pour les orateurs qui prêchent les vendredis; de l'escalier en bois par où l'on monte à la kaaba, et enfin de la kaaba elle-même, ou maison dite de Dieu. Une pierre noire, nommée aussi pierre céleste, est élevée à quarante-deux pouces sur le plan

extérieur de la kaaba et bordée d'une grande plaque d'argent d'environ un pied de large. Les musulmans croient que cette pierre miraculeuse est une jacinthe transparente, apportée du ciel à Abraham (en arabe, Ibrahim) par l'ange Gabriel. La kaaba ou maison dite de Dieu est entièrement couverte, en dehors, d'une grande toile noire appelée chemise de la kaaba. L'intérieur de la kaaba est couvert, depuis le haut jusqu'à cinq pieds de terre, d'une étoffe de soie rose, parsemée de fleurs d'argent. Les pèlerins mahométans doivent faire sept fois le tour de la kaaba, en commençant chaque tour à partir de la pierre noire, que l'on baise au passage, et en faisant nombre de gestes accompagnés de prières musulmanes.

Je passai aussi à peu de distance de Médine, la principale ville de l'Arabie après la Mecque, et autre lieu de pèlerinage pour les musulmans, parce que c'est là que Mahomet a son tombeau.

Mais ce pays d'un culte profane n'était pas celui après lequel j'aspirais pour terminer mes voyages en Asie. Je débarquai à Suez, et je me disposai à me rendre, par la Syrie, à la ville sainte des chrétiens, à Jérusalem, où le Christ jeta les fondements de sa divine morale et trouva sa croix et son tombeau. Le pays que je traversai était composé de collines arrondies ou onduleuses, et d'une terre grasse et couverte de la plus riche végétation. Les villes, les bourgs et les moindres villages se joignaient sur toutes les hauteurs, à toutes les perspectives, et leur communiquaient l'activité, la vie. De distance en distance, durant mon voyage en Syrie, je rencontrais sur les chemins de petits résér-

voirs remplis d'eau , à côté desquels il y avait un seau pour que les passants pussent apaiser leur soif. Des bandes d'énormes perdrix passaient à portée de moi , et elles étaient si pesantes dans leur vol que je n'aurais eu besoin que de mon bâton pour les abattre à mes pieds.

Enfin , Jérusalem déploya devant mes yeux son magnifique panorama. C'était un merveilleux assemblage de dômes, de tours, de palais, d'églises et de monastères, qui brillaient, aux rayons du soleil, du plus extraordinaire éclat. Du sommet des collines avoisinantes on découvrait, d'un côté, le lac Asphaltite, vaste étendue d'eau environnée de montagnes d'une prodigieuse hauteur; et de l'autre, les fertiles pâturages de la plaine de Jéricho, baignée par le Jourdain, dans lequel Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean.

J'allai tout d'abord rendre mes pieux devoirs aux saints tombeaux que vénèrent tous les chrétiens. Presque au fond du torrent de Cédron, aujourd'hui desséché, dans une grotte où l'on descend par un bel escalier, se trouve, à moitié chemin, le tombeau de Joachim et de sainte Anne, parents de la Vierge, et dans une autre grotte, sur la gauche, le tombeau de saint Joseph. Après avoir pris à droite au bout de l'escalier, j'entrai dans une église, au fond du sanctuaire de laquelle se voyait le tombeau de la mère de Dieu. De ce lieu saint, je me dirigeai vers le lieu trois fois saint où je devais contempler la pierre du tombeau du Christ. Au fond d'une grande église gothique s'élevait une superbe coupole, et sous cette coupole, un petit bâtiment isolé et de simple structure. J'entrai dans le bâtiment en des-

cendant quelques marches. La pierre du saint sépulcre était placée sur la droite, dans une petite chambre qui pouvait avoir six pieds et demi de long sur quatre de large. Elle formait elle-même une espèce de bassin d'environ six pieds de long et vingt-sept poüces de large, et, spectacle qui restera à jamais gravé dans ma mémoire, sur cette pierre de mort et de résurrection, des prêtres, qui se relevaient tour à tour, célébraient sans cesse le sacrifice de la messe. Tout, dans l'église qui renferme le saint sépulcre, respire les plus vivants souvenirs de notre religion. C'est à cette place que Joseph d'Arimathie embauma le corps du Sauveur. Au delà du sépulcre, mais toujours sous le faite de l'église, voici deux chambres, près de l'entrée inférieure desquelles on remarquait naguère encore le tombeau de Godefroy de Bouillon, le héros de la *Jérusalem délivrée*. Voyez cette large fente dans le roc qui leur sert, vers le fond, de muraille : eh bien, elle se fit au moment où le grand mystère s'accomplit, où les astres s'éclipsèrent, où la terre trembla jusque dans ses fondements; le roc se déchira au moment du crucifiement, et il garde de cette heure divine l'ineffaçable empreinte. Voyez-vous, dans la seconde des chambres, ce grand autel que la nature seule semble avoir formé ? Trois trous profonds s'y distinguent parfaitement encore ; c'est dans ces trous que furent plantées les trois croix, celle du Sauveur au milieu. Ce grand autel où l'on célèbre aussi les saints offices, c'est le Calvaire. Heureux si, autour de ces tombeaux, de ce sépulcre d'où s'échappa l'éternelle vie, de ce Calvaire qui fut le lieu marqué par Dieu lui-même pour être le centre de la réconcilia-

tion des hommes et de leur grande association sous le signe de la croix, différents schismes sortis des voies de l'unité chrétienne ne donnaient pas aux musulmans le spectacle désolant de leurs divisions. Chacun de ces schismes a bâti son église autour des lieux saints : Grecs, Arméniens, Cophtes, y ont adossé leurs différents autels, et l'église latine, l'église de Rome, qui tient les clefs du sépulcre et qui est aussi représentée ici, n'a pu encore rappeler dans son sein ces frères égarés, qui manquent à la plus magnifique des associations, à l'unité chrétienne. Cependant il est consolant de voir que les chrétiens ne sont plus persécutés comme naguère en Syrie. Le mahométisme, possesseur des lieux saints, a été obligé de compter avec la chrétienté, qui tient son sort dans ses mains, et qui, quel que soit le drapeau qui triomphe en Syrie, de celui du vice-roi d'Égypte ou de celui du sultan de Constantinople, ne souffrira pas que les adorateurs du Christ soient, à l'avenir, les victimes sacrifiées au culte de Mahomet. Après avoir vu, non sans un sentiment de regret, l'assemblage de mosquées élevées les unes à côté des autres, dans les différents âges de l'islamisme, par les mahométans, sur la place même où fut le temple de Salomon, je quittai Jérusalem, et j'allai à Bethléem, autre ville sainte où Jésus reçut le jour. Elle m'apparut, avec l'aurore d'un beau jour, sur une montagne presque entièrement couverte de vignes et d'oliviers. Je me rendis aussitôt au monastère où tous les chrétiens vont faire leurs dévotions. D'un petit vestibule obscur où je passai d'abord, j'entrai dans un vaste salon dont la voûte était supportée par quarante colonnes de marbre, avec des bases et des

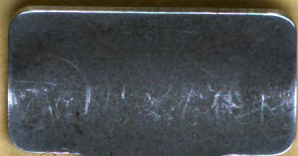
chapiteaux d'ordre corinthien. Ici encore se remarquaient les divisions qui ont affligé l'église romaine. Une porte à gauche communiquait à la partie habitée par les religieux catholiques ; une porte à droite, à celle des Arméniens, et une troisième porte en face, à celle des Grecs. Passant par cette dernière, je me trouvai dans une autre salle, à l'extrémité de laquelle, sur la gauche, un escalier descendait vers une espèce de grotte. C'est là l'emplacement de la crèche sainte ; c'est là que le fils de Dieu vint au monde ; c'est sur ce petit bassin de marbre, qui est auprès, que la vierge Marie déposa son nouveau-né. La grotte et la crèche étaient enrichies des plus brillants ornements ; l'or et l'argent des lampes s'y cachaient sous l'éclat des pierreries.

Je passai aussi dans la vallée d'Estrelon, par Nazareth, où s'accomplit le grand mystère de l'incarnation. Je traversai la petite ville de Cana, où Jésus fit le miracle de la transformation de l'eau en vin. Les habitations de Cana se groupaient sous les palmiers, au penchant d'une montagne. Dans une vallée voisine, je mesurai du regard, avec une sorte de tremblement mystérieux, le majestueux mont Thabor, moins célèbre par la grande victoire que les Français, sous Bonaparte, remportèrent à ses pieds, que par la transfiguration du Seigneur, qui s'accomplit à son sommet.

Enfin, après être en quelque sorte revenu sur mes pas, comme je m'y étais engagé au commencement de mon voyage, pour visiter les lieux saints, je me rendis, par Damas, Tripoli de Syrie, Alep et d'autres villes moins importantes, à Smyrne, où je me embarquai pour l'Europe. »

Ce fut ainsi que le Vieux de la Vallée termina l'histoire de ses voyages. Mais que de détails précieux il gardait encore dans sa mémoire, qu'il n'avait pas mêlés à son principal récit ! Aussi les enfants émerveillés, chaque fois qu'ils le rencontraient, lui disaient : « Oh ! nous avons été bien sages aujourd'hui, nous avons bien travaillé. N'auriez-vous pas encore quelque histoire à nous raconter, pour notre récompense ? » Et le Vieux de la Vallée, qui aimait beaucoup les enfants sages et ceux qui travaillaient, leur répondait toujours : « Je saurai si vous me dites la vérité ; et si vous ne m'avez pas trompé, si vous avez été sages, si vous avez travaillé, venez aux premiers beaux jours sous les pommiers en fleurs du coteau de la Loire : le mois de mai revenant, vous y retrouverez mes histoires et moi. »







**LE TOUR
DU MONDE**

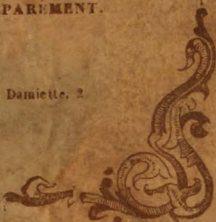
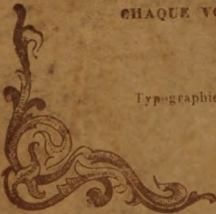
10 vol. grand in-18,

ORNÉS DE 500 VIGNETTES GRAVÉES PAR PORRET.

La Collection se compose des Volumes suivants

L'Aspirant de Marine.
Le Jeune Égyptien.
Edmond.
Le Vieux de la Vallée.
Henri le Fife.
Les Trois Fils du Capitaine.
La Famille du Déporté.
William Jarvis.
Un Voyage pour récompense.
Un Père et ses Enfants.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT.



Typographie Lecerampe et comp., rue Damiette, 2.